

chapitre 6:

Léon avait passé une sale année. C'était la crise qu'on lui disait, mais il y avait toujours eu un tas de raisons pour le virer. Avant c'était la mondialisation, et encore avant la conjoncture sociale et d'autres trucs. Et plus ça allait, plus Léon devenait vieux et moins il arrivait à trouver de travail. Cette fois, sa femme en avait eu assez et l'avait quitté, emportant même le chien. C'était vraiment une sale année. Alors Léon avait craqué comme on dit, et ce soir-là, spécialement, il avait décidé de fêter ça. Il avait commencé à faire la tournée des bars très tôt puis, lorsqu'on n'avait plus voulu de lui, s'était rendu dans une petite épicerie de nuit pour s'acheter un cubi de vin rouge. Il avait dès lors erré au fil des rues, partageant sa boisson avec les vagabonds qui croisaient son chemin. Léon n'aimait pas boire seul, il trouvait cela triste. La nuit avait été longue, mais conviviale. Léon s'était assoupi quelques heures à même le trottoir à côté de l'un de ses compagnons de boisson d'un soir. Il fut brutalement tiré de sa torpeur éthylique par les jets d'eau d'une balayeuse de la voirie, et décida qu'il était temps de rentrer chez lui, tant qu'il en avait encore un. L'idée, aussi simple fut-elle, se révéla beaucoup plus difficile à mettre en application que prévu, car outre la difficulté de conserver une trajectoire rectiligne dans ses déplacements, Léon réalisa qu'il ne se rappelait pas vraiment où il se trouvait, et encore moins où il habitait. Qu'à cela ne tienne, il choisit de prendre à droite, il avait toujours bien aimé la droite. Tanguant comme en pleine tempête, il avança tant bien que mal sur le trottoir, croisant avec fracas le chemin d'un petit chien errant occupé à fouiller consciencieusement un sac-poubelle abandonné. À moitié écrasé par la maladresse de Léon, l'animal s'esquiva à toutes pattes, traversant la route sans se soucier du véhicule approchant à vive allure. La voiture braqua de justesse pour éviter le chien, mais le chauffeur trop fatigué n'eut pas autant de chance pour Léon, il le percuta de plein fouet.

À son réveil, Léon ne savait vraiment plus où il se trouvait et commençait même à douter de retrouver un jour sa maison. Il faisait de plus en plus noir, et il ne reconnaissait aucun bâtiment. À vrai dire il n'en voyait même plus. Léon posa sa main contre le mur le plus proche, il était rugueux et irrégulier, il regarda de plus près, à mieux y regarder il avait plus l'impression d'être dans une grotte que dans Paris. Mais bon, tous les chemins mènent au rhum, il poursuivit tout droit, il retrouverait bien sa maison à un moment. Au pire, il croiserait bien un policier suffisamment aimable pour l'emmener en dégrisement. Ce n'est pas comme si Léon avait eu un programme très chargé pour la journée. Il marcha encore quelques minutes, ou plus, il n'en avait pas la moindre idée, lorsqu'il arriva devant une vaste étendue d'eau. Il avait beau regarder, ce n'était assurément pas la Seine. Il s'agissait d'un grand lac, à l'eau cristalline et dont le fond semblait palpiter d'une lueur douce et accueillante. Les yeux perdus dans cette eau limpide, Léon réalisa quelque chose. Il l'avait déjà remarqué en touchant le mur tout à l'heure, mais avait mis ça sous le compte de l'obscurité. Là, éclairé par les eaux du lac, aucun doute ne subsistait, quelque chose clochait. Léon n'arrivait plus à se reconnaître. A vue de nez, il avait perdu au moins un mètre, ses bras étaient par contre bien plus longs, tout comme ses doigts et ses oreilles. Sa peau était devenue grisâtre et pierreuse, ses yeux avaient doublé de volume et pris une teinte jaunâtre. Il ressemblait à une de ces créatures de conte de fée comme il avait pu en voir à la télévision. Il se regarda longuement dans l'eau, palpant la moindre aspérité de sa peau comme pour se réapproprier son propre corps. Il n'était pas vraiment surpris, ou choqué, plutôt blasé. Au bout d'un moment, il releva la tête pour observer les environs, et remarqua quelque chose à l'horizon, une forme blanche semblant se mouvoir à la surface de l'eau. Sans trop savoir pourquoi, il se dirigea dans cette

direction, comme attiré. La forme se révéla une très belle femme à la peau laiteuse, aux cheveux blonds courts tirant vers le blanc et aux courbes généreuses. Elle flottait avec grâce aux abords du lac, auréolée d'une douce lueur blanche. Elle lui évoqua une vierge, ou une sainte, à l'exception que l'eau cristalline ne cachait absolument rien d'une anatomie qu'elle avait plus que parfaite. Malgré la situation, Léon ne ressentit aucun désir, au contraire, il se sentait calme, apaisé. Elle posa sur lui ses grands yeux blancs emplis de douceur et il oublia tous les soucis qu'il avait pu avoir. Désormais, plus rien n'existait pour Léon que cette femme chaleureuse.

- C'est un long voyage que tu viens d'accomplir mon pauvre Léon.

La voix de la naïade était douce et voluptueuse, elle enveloppa Léon avec tendresse, comme une chaude couverture moelleuse après une averse glaciale.

- Mais tout cela est fini maintenant, tu es avec moi et plus rien ne peut t'arriver.

Léon savait qu'elle disait la vérité, sa vie de misère se terminait enfin, il n'avait plus à se soucier de rien, il pouvait entièrement se dévouer à la Dame Blanche.

- Viens à moi maintenant, je sens que des choses terribles se préparent et j'ai besoin de toi pour y voir plus clair.

La dame blanche tendit les bras vers Léon et rayonna d'un sourire empli d'amour. Léon s'avança sereinement dans l'eau, plus résolu qu'il ne l'avait jamais été. Lorsque son pied droit effleura la surface de l'eau, il ressentit une profonde morsure, comme un froid soudain et intense. Il ne flancha pas pour autant et poursuivit son avancée dans l'eau vers les bras accueillants. Chaque pas supplémentaire était une souffrance en plus. Il lui sembla que son corps entier se dissolvait dans l'eau comme un cachet d'aspirine. Sa détermination ne vacilla pourtant pas, il ne pensait qu'à cette femme qui pour la première fois de sa vie l'acceptait tout entier, aussi monstrueux fut-il. Cette femme qui avait besoin de lui et semblait ressentir sa souffrance. Lorsque Léon arriva contre la Dame Blanche, il ne restait presque plus rien sur quoi elle puisse refermer ses bras. Elle le fit pourtant, serrant avec douceur les derniers résidus de Léon contre sa poitrine, avant de se laisser couler dans le lac. L'eau cristalline l'instant d'avant se troubla soudain jusqu'à devenir aussi blanche et opaque que du lait. Immergée dans ce cocon lacté Blanche détendit tous les muscles de son corps et le laissa dériver tout comme son esprit. Autour d'elle, le lac commença lentement à pulser d'une lueur argentée. Le battement, rappelant celui calme d'un cœur humain, s'accéléra petit à petit jusqu'à devenir continu et nimber toute la grotte d'un voile argenté. À nouveau l'eau se troubla, des formes sombres se dessinèrent dans l'immensité laiteuse jusqu'à faire apparaître un visage d'homme. Blanche contempla longuement ce visage, il était plutôt jeune, assez beau et affichait une certaine arrogance. Elle put lire une grande profondeur dans ses yeux alors que l'image se précisait. Des yeux bien plus vieux qu'ils ne devraient l'être, balayés par des lumières de couleurs. L'homme se trouvait dans un endroit sombre, bruyant et surpeuplé. Blanche identifia presque immédiatement ce que les Ordinaires appelaient, sans qu'elle eût jamais compris pourquoi, une boîte de nuit. Le jeune homme rodait parmi les siens visiblement en quête de quelque chose. Bien qu'elle ne trouva pas qu'il fut particulièrement charismatique, le jeune homme semblait posséder une autorité naturelle. Devant lui, les hommes s'esquivaient pour lui laisser le passage, la majorité d'entre eux, même s'ils ne devaient pas le faire consciemment, baissaient même les yeux face à lui. Le bruit qui l'entourait était assourdissant, Blanche, habituée au calme et au recueillement de sa grotte, vécut cette immersion comme une torture. Mais, elle ne se déconcentra pas pour autant, et s'assura de bien saisir tout ce que sa vision voulait lui apprendre. Le pauvre Léon ne méritait

pas d'avoir été sacrifié pour rien. Soudain, Blanche nota un subtil changement : l'homme, qui marchait jusque-là d'un pas incertain, se déplaçait maintenant d'un pas beaucoup plus assuré en direction d'une table bien précise. Il s'y assit avec une désarmante hardiesse, interrompant la discussion des deux jeunes filles qui s'y trouvaient. L'une d'elles fit mine de le remettre à sa place mais, d'une simple œillade, il la fit taire. Il se présenta, Blanche su tout de suite qu'il mentait, il s'appelait Samuel contrairement à ce qu'il venait de prétendre, elle en était certaine. Les filles gloussèrent à ses compliments, elles étaient toutes deux jolies dans leur genre l'une plutôt blonde aux yeux bleus et à la peau claire, l'autre à la peau un peu plus sombre, aux grands yeux noirs et aux longs cheveux sombres bouclés. Elles s'appelaient Linda et Samia et n'avaient pas l'air du genre naïves, pourtant Samuel les enjôla avec une facilité déconcertante. Son attitude ne laissait place à aucune ambiguïté quant à ses buts, il avait visiblement pris pour cible Samia et comptait bien obtenir plus qu'une simple danse. Il se débarrassa de Linda en l'envoyant chercher de nouveaux verres et lorsque la blonde revint à la table, son amie avait disparu. Blanche n'avait rien perdu de ce manège, si ce Samuel ne payait pas de mine elle reconnut qu'il était redoutablement persuasif. Elle le suivit jusque dehors en flottant au-dessus de la scène, elle reconnut le quartier, elle se trouvait du côté de Saint-Michel, proche du territoire de Quasimodo. Alors que Samuel et Samia s'enfonçaient dans les petites ruelles sombres loin de la foule, Blanche remarqua à une dizaine de mètres du séducteur et de sa conquête, deux silhouettes dissimulées dans la pénombre qui semblaient les suivre discrètement. Samuel n'avait rien remarqué, ou s'en moquait tout bonnement. Blanche survola les silhouettes, il s'agissait de deux hommes en costumes sombre, assurément pas des voleurs occasionnels. Qui ou quoi que fut ce Samuel, il était à l'évidence un enjeu de taille, et avait sûrement son rôle à jouer dans le désastre à venir. Blanche retourna le voir de plus près, mais l'atmosphère venait de changer brutalement, la ruelle était devenue plus sombre, plus froide, plus inquiétante. Quelque chose semblait faire barrage, une force inquiétante qui la repoussa sans ménagement. Blanche eut un mouvement de recul, à nouveau, l'eau se troubla tout autour d'elle, balayant l'image du jeune homme, de sa compagne d'un soir, et de ses poursuivants. Un nouveau tracé esquissa cette fois les traits fin et délicat d'une jeune femme. Son regard était fier mais visiblement fatigué par de récentes épreuves. Elle était vêtue d'une simple chemise blanche assez ancienne, nouée à la taille par une épaisse ceinture en cuir trois fois trop grande pour elle. Elle était également chaussée de bottes de mousquetaire, là encore trop grandes. Le désordre de sa tenue lui conférait un charme particulier. Le décor se précisa autour d'elle, et Blanche reconnut de suite où elle se trouvait. Il s'agissait du domaine de Titi, le fidèle bras droit du baron Lupin, en Agartha. Celui-ci se trouvait d'ailleurs aux cotés de la jeune fille. Blanche songea que sa présence ici, ne pouvait être le fruit du hasard, Lupin s'intéressait forcément à cette fille. Quelle importance pouvait-elle avoir pour que Lupin s'en mêle ainsi? N'était-ce qu'une de ses nombreuses lubies ? Nul n'ignorait en Agartha la passion dévorante de Lupin pour les jolies filles. Tout comme nulles jolies filles de l'Agartha n'ignoraient le sort que réservait dame Vep à celle qui oserait tourner les sens de son époux. Mais cela n'empêchait pas Lupin de convoler sans cesse au gré de ses envies. La fille était une Ordinaire, elle s'appelait Esperanza, malgré son jeune âge et son manque de forme, elle semblait avoir un empire certain sur la gent masculine, si Blanche en jugeait au comportement de Titi.

En la faisant venir en Agartha, Lupin enfreignait l'une des principales règles du Roi, Blanche se demanda s'il était vraiment homme à prendre un risque aussi démesuré uniquement pour satisfaire ses appétits. Elle ne savait quoi penser, sa seule certitude était que, tout comme

Samuel, Esperanza avait un rôle majeur à jouer dans la tempête qui approchait. Elle survola la scène encore un moment, Esperanza et Titi discutaient de banalités, le jeune homme totalement sous le charme de son invitée. Blanche avait rencontré plusieurs fois Titi, ils avaient de nombreux points communs, tous deux étaient des Tourmentés, ils ne croyaient pas en l'existence du rêveur, et enfreignaient même régulièrement la règle du roi interdisant aux Agarthiens de se rendre en Ordinaire. Enfin, tous deux recueillaient les « âme perdues », à une différence près, si Titi les recueillait de leur vivant pour améliorer leur quotidien, Blanche les recueillait après leur mort pour exalter leur trépas. Elle savait donc que c'était un jeune homme très charitable, mais surtout sensible, trop sensible. Et si Lupin lui avait confié une tâche concernant la jeune fille, il était évident que Titi été largement sorti du cadre de cette mission. L'ambiance était bon enfant dans la chambre de Titi, il chahutait avec Esperanza, Blanche pu lire avec amusement tout le désir sous-jacent de ses jeux innocents. Soudain Titi sembla préoccupé, Blanche ne l'avait pas remarqué mais l'atmosphère était devenue subtilement plus lourde. Quelqu'un réclamait une audience à Titi, et ce nouveau venu était des plus dangereux. Cette intervention perturba la vision, Blanche se propulsa à l'entrée du domaine de Titi pour essayer d'apercevoir le nouvel arrivant, mais la vision se délita au fil de son avancée jusqu'à s'être totalement dissipée au moment où Blanche arriva devant la porte. Seule lui resta une puissante sensation de mort qui la fit frissonner. Elle n'avait pas besoin de plus pour savoir qui se trouvait derrière l'entrée, il ne pouvait s'agir que de Petiot : l'assassin officiel de Paris. Nul n'était plus efficace que lui dans son ouvrage, mais cette qualité avait également un prix, alors pour qu'on en vienne à l'employer c'est que la jeune et innocente Esperanza devait représenter une menace de taille pour quelqu'un.

Une fois de plus, l'image se brouilla, d'autres apparurent, plus confuses, des créatures belliqueuses rodant dans les rues parisiennes, une pierre brisée, et les ténèbres s'étendant inexorablement sur la capitale. Blanche savait très bien ce que tout cela signifiait : l'Abyesse. L'ennemi ancestral de l'Agartha s'apprêtait à frapper à nouveau, mais quels rôles deux jeunes Ordinaires pourraient bien avoir à jouer là-dedans. Blanche en avait vu assez, d'un battement gracieux de jambes, elle se retourna sur elle-même et se propulsa à la surface de l'eau. Celle-ci se clarifia en cercle concentrique autour d'elle pour redevenir aussi pure et cristalline que précédemment. Blanche s'allongea sur le dos et se laissa porter par l'eau du lac, pensive. Depuis quelque temps, son royaume était perturbé, on lui volait des corps qui lui revenaient de droit. Il s'agissait principalement des Errants, ces créatures qu'on ne connaissait finalement que par l'importance des dégâts qu'ils pouvaient causer en Agartha. Blanche s'en était vue confier la charge par le roi, il y a de cela quelques dizaines d'années. Il faut dire qu'elle était la seule à pouvoir endurer leur toucher sans en mourir. Tout se passait bien depuis, les apparitions d'Errants se faisant rares et ceux-ci se présentant comme ses autres sujets directement à l'entrée de sa caverne, évitant ainsi de provoquer des dégâts dans les royaumes alentours. Mais, depuis quelques semaines, les irrégularités se multipliaient. Non seulement les Errants étaient plus nombreux qu'à l'accoutumée, mais surtout ils n'apparaissaient plus dans son royaume. Selon ses informations, ceux-ci apparaissaient même systématiquement dans la demeure du roi.

Fallait-il y voir une volonté de ces créatures de s'en prendre à Masque de Fer? Blanche n'avait jamais pu s'assurer que ces créatures possédaient une réelle identité, fallait-il donc voir dans ces changements la main de quelqu'un d'autre? Et surtout, n'était-ce qu'un événement isolé ou fallait-il y voir l'un des éléments de quelque chose de plus vaste. Blanche sentait confusément que quelque chose couvait, et c'est pour cette raison qu'elle s'était

décidée à perpétrer un augure, mais tant de détails restaient incertains... Toutes ces questions résonnaient encore à son esprit quand une forme colossale jaillie du fond du lac passa entre les jambes de Blanche avant de s'enrouler autour de son corps. La créature était immense, elle devait faire dix fois la taille de Blanche et se trouvait à mi-chemin entre le lézard et le serpent. Son corps, couvert d'écailles, évoquait l'argent ou le cristal. Il aurait pu sans effort faire craquer les os de celle qu'il enserrait, mais il n'y avait aucune violence dans son étreinte, seulement de l'affection. Le dragon baissa sa tête près de celle de sa dame et laissa courir sa longue langue fourchue le long de son cou.

- Votre vision a-t-elle été profitable oh ma maîtresse ? susurra-t-il à son oreille.
- Elle n'a fait que m'encombrer de nouvelles questions, soupira Blanche en flattant son animal sur le sommet du crâne.
- Je vous ai rarement vue aussi inquiète, craignez-vous une nouvelle guerre ?
- Pas ici, il n'y a plus personne pour s'opposer à Masque de Fer depuis la dernière. Il faudrait vraiment un incident majeur pour que les opposants au roi se soulèvent à nouveau. Non, je pense qu'il s'agit juste d'un nouvel affrontement avec l'Abysse en Ordinaire et pourtant... quelque chose me tracasse.
- L'histoire des Errants ?
- J'aimerais comprendre ce qu'il leur arrive... si jamais ils étaient capables de nous attaquer, nous serions totalement désemparés.
- Mais pourquoi vous inquiéter maîtresse ?
- J'ai pour vocation de recueillir les égarés après leur trépas, de leur offrir la sérénité à laquelle ils n'ont pas eu droit. Ma tâche n'a jamais été d'offrir la mort et je n'aime pas qu'on m'y force.

Le dragon releva la tête en prenant une profonde inspiration et en fixant droit devant lui, cherchant du regard.

- Quelqu'un approche maîtresse.
- Je sais dragon, le roi m'envoie l'un de ses larbins. Les rumeurs doivent donc être vraies.
- Voulez-vous que je le chasse ?
- Non dragon, laisse-nous ! J'ai besoin de réponses.

Sans attendre, le dragon se déroula et s'enfonça dans les profondeurs. Blanche se redressa et s'approcha en nageant de la rive du lac. Un bruit de bottes martial et assuré commença à se faire entendre. Le nouveau venu s'arrêta aux bords de l'eau et ôta son chapeau pour saluer.

- Dame Blanche, mes hommages !
- Commandant d'Artagnan, l'affaire doit être grave ! Blanche souriait en se rapprochant du militaire, celui-ci ne put s'empêcher de détourner le regard de sa radieuse nudité.
- Sérieuse en tout cas. Pourriez-vous revêtir quelque chose et venir en discuter avec moi.

Blanche feignit d'être outragée.

- Vous me demandez de me vêtir dans mon propre domaine, vous ne reculez donc devant rien commandant ?
- Mes excuses, ma Dame mais il serait présomptueux de ma part de faire comme si votre simplicité ne pouvait m'affecter.
- Affectez moi donc de la vôtre alors, et venez me rejoindre. Je ne connais nulles façons plus agréables de converser.

- Je crains que sa majesté ne comprenne, si elle venait à l'apprendre, ce petit aparté aquatique.
- Vous êtes aussi triste que lui, protesta Blanche en s'extrayant de l'eau. Les gouttes ruisselèrent sur son corps dessinant un motif précis la recouvrant, tandis que de longs filets d'eau, toujours attachés au lac, simulèrent une traîne derrière elle, valorisant ses jambes immenses. En quelques secondes, elle se retrouva vêtue d'une splendide robe aux reflets turquoise, légèrement transparente, mettant habilement en valeur son corps plantureux. C'était encore trop pour d'Artagnan, mais il se résigna, il avait déjà été suffisamment insultant comme ça. En insistant, il risquait de voir son hôtesse se braquer et ce n'était pas le but de sa venue. Il entama donc de marcher le long du lac invitant Blanche à faire de même, songeant qu'ainsi il n'aurait pas à la fixer.
- J'irais droit au but ma Dame. Sa Majesté s'inquiète d'avoir vu des Errants en dehors de votre territoire.
- Je vous croyais aussi experts en armes qu'en dames, à l'évidence je vous surestimais messire.
- Ne raillez pas madame, l'affaire est grave.
- Dites à Sa Majesté que je m'occupe de tout. Il n'est pas sans savoir que mes connaissances de ces créatures sont aussi peu étendues que les siennes et que, sans mon aide, la situation aurait sûrement dégénéré depuis fort longtemps.
- Sa Majesté ne l'oublie pas, elle veut juste s'assurer que vous n'avez pas besoin d'aide.
- Touchante attention commandant, railla Blanche en passant la main dans ses cheveux, dois-je y voir l'inquiétude du gentilhomme pour la faible femme ou du militaire pour son opposant.

D'Artagnan s'arrêta et se tourna vers Blanche, il la regarda droit dans les yeux pour la rassurer sur ses intentions. C'était une femme sublime dont l'allure maternelle mettait naturellement en confiance. Il lui reprochait bien des choses mais contrairement à Masque de Fer, il était certain de pouvoir lui faire confiance dans cette affaire.

- Il ne s'agit que de sollicitude ma Dame, nous n'oublions pas que, malgré vos croyances, vous n'avez pas pris part à la grande guerre. Sa Majesté vous en est redevable
- Si vraiment vous m'êtes redevable, alors accordez moi un peu de crédit.

D'Artagnan serra les dents, il savait très bien que Masque de Fer n'apprécierait pas ce qu'il s'apprêtait à faire, et pourtant il avait la certitude d'avoir raison. S'il ne donnait pas tous les détails à Blanche, il ne fallait pas espérer qu'elle puisse vraiment l'aider.

- Bien, cracha d'Artagnan, ces dernières semaines, quatre Errants se sont matérialisés au cœur même de la Bastille. De plus, à chacune de leurs manifestations, ces créatures semblaient plus résistantes.
- Votre trouble m'apparaît désormais bien plus clair, répondit Blanche en se tournant vers le lac pour dissimuler ses propres tourments.
- Allez-vous nous aider madame?
- J'y travaille déjà, mais je suis aussi inquiète que vous. Des choses graves sont en marche et j'ai peur que les Errants ne soient qu'un sinistre détail de l'histoire.
- Que voulez-vous dire ?
- Rien de plus, je sens une menace sérieuse pesant sur l'Ordinaire et qui ébranlera l'Agartha.
- La « Terre Sainte » serait en danger ?

- Oui, votre « Terre sainte » est en péril... Blanche s'arrêta un instant pour réfléchir, elle se tourna vers le commandant pour bien le détailler. Elle savait que c'était un homme droit et franc, et que comme tous ceux de sa trempe, il ne saurait dissimuler une réaction sincère. Dites-moi, reprit-elle sur un ton soudain plus badin, l'assassin officiel est-il en mission en ce moment ?
- Je ne crois pas, le roi ne m'en a pas parlé. Qu'est-ce que cela a à voir ?
L'étonnement de d'Artagnan était sincère, si le roi avait chargé Petiot de se débarrasser d'Esperanza, d'Artagnan n'en était pas informé, à moins que cela ne se soit pas encore passé.
- Rien, une lubie de ma part. Quoi qu'il en soit, vous pouvez rassurer notre bon roi, je n'oublie pas la tâche qui est la mienne et réglerai ce problème aussi prestement que possible. En attendant, faites moi donc prévenir lorsque un errant se présente à votre porte, cela vous évitera sûrement bien des pertes.
- Je vous en sais gré ma Dame.
- Sur ce, commandant, Blanche tendit la main à d'Artagnan, je suis certaine que vos affaires, comme les miennes, vous appellent.
Se saisissant de la main, D'artagnan y posa une chaste bise, avant de s'éloigner en reculant et de disparaître dans l'obscurité de la grotte sous le regard bienveillant, mais inquiet de Blanche.

Chapitre 7 :

Assis sur un banc, devant l'épaisse porte, résolument fermée, du directeur de la Police Judiciaire, Franco fulminait. Depuis la découverte morbide de l'entrepôt, le monde semblait tourner sur la tête. Comme prévu, il était allé voir Grangé aux Stups, et lui avait proposé une collaboration dans l'enquête, vue la nature particulièrement sensible de celle-ci. Si Franco s'attendait à quelques réticences de la part de son collègue, Grangé étant notoirement connu pour son carriérisme et sa faculté inouïe de tirer la couverture à lui, il ne s'attendait en aucun cas à un accueil aussi virulent.

Grangé s'était immédiatement braqué, refusant catégoriquement toute forme de collaboration en prétextant que l'affaire appartenait de droit à sa brigade du fait de leur antériorité dans l'enquête. Franco était tombé des nues, il avait pourtant tenté de raisonner son collègue, en lui expliquant bien qu'il était de leur devoir de résoudre une enquête aussi grave au plus vite et que seul le partage des ressources le permettrait. Mais rien n'y fit. Grangé hurla comme un veau qu'on égorge et invoqua la sacro-sainte hiérarchie avant de se rendre chez le directeur. Franco se retrouvait donc à attendre dans le vestibule du directeur que celui-ci veuille bien l'entretenir pour clarifier l'affaire. Il trouvait cela totalement inepte. Au lieu de travailler à résoudre l'enquête, il perdait un temps précieux à déterminer qui aurait le droit de travailler dessus. Comme s'il s'agissait d'un privilège, songea-t-il. Il avait l'impression d'être ligoté sur le périphérique de l'administration Française à une heure de pointe. La porte s'ouvrit finalement. Grangé, déjà assis devant le directeur, jeta un regard glacial à Franco. Celui-ci réajusta son costume à la va-vite avant d'entrer, mieux valait ne pas avoir l'air dépenaillé s'il voulait être pris au sérieux. Le directeur fit signe à Franco de prendre place, celui-ci ne se fit pas prier, il avait hâte d'en finir avec ces absurdités.

- Bien ! commença le directeur en se calant confortablement dans son fauteuil comme s'il prévoyait déjà que la discussion serait interminable. Commissaire divisionnaire Franco, votre collègue ici présent, le commissaire divisionnaire Grangé m'a fait part

de votre ingérence dans une affaire dont il s'occupe depuis plusieurs mois. Qu'est-ce que vous avez à répondre ?

- C'est ridicule monsieur le directeur, j'essayais au contraire d'obtenir une collaboration entre nos deux services pour régler cette affaire au plus tôt.
- C'est facile ça, s'insurgea Grangé en s'extrayant péniblement de son fauteuil. Six mois qu'on remonte la piste, et monsieur veut récupérer tous les lauriers !

Franco n'en revenait pas, il eut le plus grand mal à ne pas coller son poing en travers de l'énorme menton de Grangé. Il se contenta de justesse, conscient que cela ne ferait que compliquer une situation qui ne l'était que démesurément trop, et reprit posément :

- Je vous en prie monsieur le directeur, je ne sais même pas de quoi l'on parle là. Moi, j'ai un entrepôt avec une cinquantaine de jeunes taillés en pièce... peut-être plus, alors expliquez- moi, de quels lauriers on parle ?

Le directeur fit signe à Grangé de se rasseoir. Celui-ci s'exécuta non sans bougonner, un silence de cathédrale s'imposa dans le bureau. Tout en lissant sa petite moustache, le directeur, inexpressif, fixa les deux commissaires chacun leur tour, il paraissait jauger la situation avec une forme de sérénité assez troublante vue la nature du drame.

- J'ai entendu parler de cette histoire d'entrepôt, reprit le directeur en s'adressant à Franco. Nous avons de la chance que ça ne soit pas encore sorti du 36. Il va de soi que c'est une priorité. Le ministre va me clouer au pilori si jamais l'histoire dégénère.

Grangé fit mine de se relever pour s'insurger, mais le directeur le coupa net d'un simple geste.

- Je ne néglige pas pour autant votre enquête commissaire. Je ne vais pas laisser l'argent des contribuables se dilapider inutilement en investigation stérile. Grangé, vous confierez un de vos hommes à Franco qu'il puisse fournir à la Brigade Criminelle les informations qui pourraient aider à résoudre leur enquête rapidement. Le commissaire Franco pour sa part essaiera autant que possible de ne pas perturber vos surveillances.
- Mais, monsieur le directeur... protesta Grangé en levant haut les bras pour se donner plus de contenance.
- Ce n'est pas discutable Grangé. Maintenant, Franco il me semble que vous avez du travail alors je ne vous retiens pas.

Franco enfonça les mains profondément dans les poches de son imperméable, la petite réunion avec le directeur lui avait laissé un goût amer. Sans s'en apercevoir, il commença à jouer avec son trousseau de clefs. Bien entendu, il venait de « gagner », mais pour lui ce n'était pas un jeu, il n'y aurait même pas du y avoir concurrence. Même s'il avait l'appui du directeur, Franco savait déjà que Grangé traînerait des pieds pour collaborer, renâclerait à fournir des informations et au final : lui ferait perdre un temps précieux. Il avait déjà été confronté à maintes reprises à ce type de « querelle de clocher » entre brigades, mais pour la première fois cela le désespérait profondément. Peut-être se faisait-il vraiment trop vieux pour tout ça finalement. De retour vers son service, l'attention de Franco fut attirée par des éclats de voix provenant de l'accueil. Il en poussa la porte et surprit Markez, étendu au sol, jurant en espagnol tout en se remettant la mâchoire en place, tandis que deux brigadiers tentaient d'immobiliser un colosse de deux mètres de type Algérien. Celui-ci écumait littéralement de rage et les policiers avaient le plus grand mal à retenir ses mouvements violents, sous les hurlements stridents de ce que Franco supposa être sa mère : une femme d'un certain âge portant un Hijab de couleur sombre.

- Celle-là tu vas la regretter un moment à l'ombre, rumina Markez en se relevant.

- Z'êtes balaise pour enfermer les Arabes, mais dès qu'on vous demande de faire vot' boulot y a pu personne. Bande de bâtards, hurla l'excité, faisant se retourner le peu de gens qui n'étaient pas déjà fascinés par le spectacle.

Un troisième brigadier s'interposa pour finir d'immobiliser l'importun, on essaya de lui passer les menottes, mais il réussit à se débarrasser de la prise de l'un des brigadiers. Il allait assommer le deuxième lorsque Markez, pourtant encore sonné, réussit à le plaquer au sol en frappant derrière ses genoux. L'inspecteur profita ensuite de la surprise de son adversaire pour lui passer les menottes. Les brigadiers relevèrent le colosse et essayèrent de l'emmener en cellule, mais celui-ci se débattait avec trop de force pour que ce soit efficace. L'hypothèse de l'utilisation du taser commença à faire son chemin.

Franco hurla. Il exigea des explications. Tout le monde eu un temps d'arrêt, même le colosse, tant l'intonation du commissaire ne laissait pas place à la discussion. La femme se jeta devant lui, implorante, tandis qu'un policier essayait de la retenir.

- Pas mon fils monsieur, pas la prison, c'est un brave fils, on veut juste vous aidez ma fille. Un mois sans nouvelles et vous faites rien. On sait qu'elle a pas partie, aidez-nous monsieur s'il vous plait.

Franco essaya d'apaiser la femme, elle semblait morte d'angoisse, elle lui fit penser à son père. Il n'aurait pas aimé le voir dans le même état.

- Bon tout le monde se calme ici. Markez, c'est quoi ce bordel ?

Massant toujours sa mâchoire endolorie, Markez se rapprocha de son ami Franco pour lui répondre.

- Bah, j'ai pas tous les détails, mais visiblement madame est venue accompagnée de son fils pour relancer une enquête en cours, et monsieur s'est un peu emporté sur le service d'accueil.
- Il est inquiet mon fils, faut comprendre, c'est pas un méchant fils, intervint la femme en saisissant la main de Franco.
- Écoutez madame, la coupa net Franco que cette histoire commençait sérieusement à irriter, comment vous vous appelez ?
- Fatima Fellaoui, monsieur
- Madame Fellaoui, votre fils va passer la nuit en cellule, parce que méchant ou pas on ne tape pas un policier. Vous avez de la chance, l'inspecteur Markez ne portera pas plainte. N'est-ce pas Markez ? questionna Franco, en fixant Markez d'un regard qui ne laissait pas place au doute quant à la réponse à formuler.
- Mais, monsieur...
- Non, madame, il n'y a pas de mais, la loi est la même pour tout le monde. En attendant je vais faire appeler l'un de mes inspecteurs qui s'occupera de vous. Vous pourrez lui expliquer clairement votre problème et je vous promets que nous ferons au mieux pour retrouver votre fille. En attendant, expliquez à votre fils que s'il ne se calme pas, il va rester chez nous un moment.
- Merci monsieur, vous êtes gentil vous. Barakallahou fikh
- Brigadier, faites appeler l'inspecteur Fabri qu'il s'occupe de madame Fellaoui. Inspecteur Markez, suivez- moi, vous avez du travail, il me semble et rien à faire à l'accueil.

Markez finit de se recoiffer en bougonnant, puis réajusta le col de sa veste en cuir. Il n'aimait pas être pris en faux comme cela, et spécialement lorsque ça venait de Franco.

- Je suppose que ça ne s'est pas passé comme prévu, railla l'inspecteur par pure mesquinerie, en finissant d'épousseter son jean.
- Abandonne tout de suite ce petit sourire satisfait. Je reste ton supérieur. Donc, si tu t'attends à ce que j'admette que tu avais raison sur Grangé tu te trompes lourdement.
- Ouais, n'empêche que comme prévu le gros porc a senti l'affaire à galon et voulu la récupérer.
- Le directeur a tranché, fin du débat, Grangé doit nous envoyer l'un de ses hommes pour un débriefing.
- Ouais, il va nous refourguer une balance qui va surveiller nos moindres faits et gestes, quoi.
- On avisera en temps voulu. Pour le moment l'important c'est qu'il ne nous mettra pas de bâtons dans les roues, ou en tout cas, pas ouvertement.

Poursuivant leur discussion, les deux amis débouchèrent dans les bureaux de la Brigade Criminelle. Celle-ci était en effervescence depuis la veille : la quasi-totalité de la brigade était mobilisée sur le drame de l'entrepôt, l'affaire était une priorité.

- Bon les gars, interpella Franco d'un ton qui fit se retourner tout le monde, on en est où ? J'espère qu'il y a eu du neuf pendant que je perdais mon temps pour des conneries.
- On commence à avoir des retours sur l'enquête de voisinage, intervint l'un des inspecteurs, rien de sûr à cent pour cent, mais quelques pistes sérieuses quand même. On a la description d'un jeune qu'on aurait vu errer dans les rues au petit matin juste après l'incident.
- C'est léger ça les gars, vous vous croyez en RTT ou quoi?
- On a également le signalement d'une voiture, renchérit un autre inspecteur l'oreille encore collée à son téléphone. Ses deux occupants auraient stationné toute la nuit près du hangar et en plus on a le signalement d'une camionnette qui serait venue livrer un chien. Le voisin qui l'a aperçue pensait que c'était le veilleur de nuit.
- Ok, et à part des descriptions vagues et peu fiables de véhicule, on a quoi?

Tout en regardant Franco faire son show, Markez alla s'affaler sur sa chaise de bureau. En à peine une journée, il ne fallait pas s'attendre à des résultats vraiment pertinents. Que l'équipe ait déjà obtenu autant de pistes, c'était inestimable. Mais, si Franco en était arrivé là où il en était, c'est qu'il avait un talent indéniable de meneur d'homme, il savait comment instaurer une pression saine et motivante sur ses troupes. Celles-ci se saignaient aux quatre veines pour répondre à ses exigences démesurées sans pour autant avoir l'impression d'être exploitées. Markez en avait le parfait exemple sous les yeux, alors que Franco aurait dû féliciter ses hommes d'avoir avancé aussi vite, il ne faisait que se moquer de leur manque d'efficacité. Markez jetait un œil plutôt amusé sur tout cela. A une époque, lui aussi se serait senti concerné, mais il connaissait la musique aujourd'hui et avait ses propres moyens de motivation.

- La scientifique avance lentement sur les victimes, mais ils estiment au bas mot une soixantaine de victimes. Quant aux poils retrouvés, il s'agirait d'un croisement entre un husky et un loup, un animal parfaitement illégal, on a peu de chance de le trouver référencé quelque part. Mais le bon côté c'est qu'il sera facilement identifiable.
- Ok, les gars, on mollit pas, conclut Franco d'un air paternaliste, faut régler cette histoire au plus vite, et si possible avant même que la presse en entende parler. Au boulot !!

Franco se tourna vers Markez, celui-ci venait de lancer un solitaire sur son ordinateur.

- Tu serais pas fonctionnaire par hasard ?... ironisa le commissaire
- Mais j'attends les ordres chefs, répondit Markez sur le même ton sans quitter son écran des yeux.
- On va se focaliser sur le gamin. Si on a un survivant, c'est inespéré. Il doit y avoir moyen de retracer son parcours après la fête et de trouver d'autres témoins qui l'auraient vu. On va vérifier aussi la station de métro la plus proche, on aura peut-être quelque chose sur les bandes.

Tout en écoutant d'un air distrait, Markez continuait à cliquer sur ses tas de cartes et empiler les suites.

- Quand je dis on, je veux dire toi en fait. Donc tu vas me chercher tout ça, et maintenant ce serait pas mal.
- Euh, oui chef. Désolé, j'étais bien parti là.

S'immisçant dans la discussion, une superbe blonde interrompit les deux amis. Elle avait la vingtaine arrogante, un visage un peu carré mis en valeur par de longs cheveux blonds relâché d'une manière savamment négligée, des yeux bleus qui vous transperçaient et une bouche délicatement ourlée à se damner. Markez remarqua également que son jean, excessivement moulant, dévoilait un cul d'exception, mais se garda bien d'en faire mention.

- Excusez-moi, je cherche le commissaire divisionnaire Franco, vous sauriez où je peux le trouver ? demanda-t-elle avec une timidité feinte du meilleur effet.
- C'est moi, répondit Franco en jaugeant la jeune femme du regard, que puis-je faire pour vous aider ?
- Inspecteur Wolkoff monsieur, je suis détachée de la brigade des stupéfiants par le commissaire divisionnaire Grangé pour vous assister dans votre enquête.

Markez se replongea dans son solitaire, elle n'était pas si terrible que ça finalement songea-t-il.

- Ah, bredouilla Franco en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir faire de la nouvelle venue, et bien pour le moment nous n'avons pas forcément besoin de votre assistance mais ça viendra sûrement plus tôt que nous ne le pensons. En attendant, je vous propose d'assister l'inspecteur Markez, il a l'air « bien parti là », sourit Franco en fixant son ami.

- Bien, monsieur le commissaire.

Franco s'éloigna sans plus attendre, sachant pertinemment qu'un monceau de formalités administratives concernant l'affaire en cours l'attendait sur son bureau. Markez poursuivit sa partie, ignorant royalement la présence de celle qu'il considérait comme « l'espionne venue du froid ». La jeune femme resta debout, solidement campée sur ses deux jambes, attendant une réaction de l'inspecteur à qui elle venait d'être confiée. Autour d'elle tout s'agitait, les téléphones sonnaient sans interruption et les claviers raisonnaient d'une activité frénétique.

Immobile dans cette tourmente, elle se sentait déplacée, elle décida de faire bouger les choses.

- Chloé Wolkoff, se présenta-t-elle en tendant la main vers Markez.
- Tu préfères mater des heures de vidéosurveillances ou faire du porte-à-porte ? répondit Markez sans même quitter son écran des yeux, et encore moins daigner serrer sa main.
- Porte-à-porte, rétorqua Chloé d'un ton glacial
- Bah au boulot alors. Markez griffonna une adresse sur un post-it avant de le tendre à Chloé toujours sans un regard. On a déjà une équipe sur place, tu pourras leur demander les détails. Ah et essaye de faire un effort de tenue, parce que jean, t-shirt,

c'est un peu léger. En plus c'est quoi ça « Paper street soap » ? Il était en cadeau dans ta lessive ton t-shirt ?

- Juste une question ?

Markez marmonna vaguement un ouais en terminant une nouvelle colonne de cartes.

- Vous êtes naturellement un connard ou vous vous forcez pour me faire plaisir ? Parce que je vous préviens, avec Grangé et sa bande de phalocrates, vos mesquineries j'en bouffe depuis des mois, et va falloir vous lever tôt pour vous aligner parce qu'il y a du niveau chez les stups.

Fixant toujours son ordinateur, Markez sentit sa main se crispier sur sa souris. Il venait de se faire moucher en beauté par une bleue et ne savait même pas quoi lui répondre. La belle avait du répondant, il ne l'avait clairement pas vu venir. Il tourna finalement les yeux et la regarda s'éloigner dans le chaos ambiant... son cul était vraiment d'exception songea-t-il.

Chapitre 8 :

Tapi au cœur des ombres de la grande salle à colonnades de la cour des miracles, silencieux, voûté, vautour attendant son heure, Maurice, chef de la guilde des Assassins aux ordres du Baron Lupin, surveillait les allers et venues. Autour de lui, le palais bruissait des préparatifs de la somptueuse fête en l'honneur de l'anniversaire du Baron, mais Maurice s'en moquait, il guettait quelque chose de bien précis. Soudain, un son clair et régulier vint chatouiller son oreille. Le bruit se dirigeait dans sa direction, Maurice gloussa, la fin de son calvaire approchait. Il dissimula avec peine un rictus lorsqu'il vit Dame Vep passer devant lui. Elle était somptueuse, toute d'or et de pierreries vêtue, sa longue cape carmin flottant derrière elle. Malgré son âge avancé, il éprouva un profond désir devant cette vision. Celui-ci passa aussi vite qu'il était venu et Maurice héla alors sa Dame.

- Dame Vep, vous tombez bien si je puis me permettre, lança-t-il malicieusement, tout en tâchant de se rendre aussi sympathique que possible, ce qui, pour ceux qui le connaissaient, était un véritable défi pour le vieil homme.
- Vous désirez m'entretenir ? répondit Dame Vep avec une froide distinction n'incitant absolument pas à poursuivre le dialogue plus avant.

Maurice n'était en fonction que depuis peu, il avait remis au goût du jour le poste de chef de guilde en redonnant vie à celle des assassins. Un nom plus impressionnant qu'autre chose puisque les assassins en questions n'avaient guère plus l'autorisation de tuer qui que ce soit. À l'origine, la guilde était constituée d'un petit groupe de mercenaires sans foi ni loi, éblouis par Lupin et décidés à le protéger de ses nombreux ennemis. Le roi les avait fait démanteler suite à la grande guerre, n'autorisant le droit d'assassiner d'autres Agarthiens qu'à Petiot. Maurice avait récemment convaincu les quelques survivants de la guilde de se reformer, et se retrouvait donc à la tête d'une bande de saoulards acariâtres et violents, rien de bien glorieux donc, mais suffisamment impressionnant toutefois pour lui offrir l'oreille du Baron et de sa Dame.

- Non, madame, répondit Maurice le plus obséquieusement du monde, allant jusqu'à agiter un chapeau imaginaire devant lui. Je ne tenais pas spécialement à vous voir. En fait, je cherchais plutôt le Baron, mais puisque vous êtes là, je peux peut-être effectivement en discuter avec vous.
- Faites donc. Sans oublier toutefois que mon temps a plus de valeur que le vôtre.



- Ne vous inquiétez pas madame, je vous remets juste cet anneau que votre mari a perdu l'autre soir.

Extrayant, le plus lentement possible, un petit baluchon de tissu bordeaux d'une poche intérieure de son costume anthracite, Maurice s'assura d'avoir capté toute l'attention de sa cible avant d'en dévoiler le contenu. Il tira avec flegme la cordelette de coton jaune fermant le baluchon pour révéler un anneau d'or très simple. L'expression de Dame Vep resta figée, mais Maurice était certain d'avoir perçu un voile d'ombre traverser ses yeux. Elle savait très bien de quoi il s'agissait, il avait maintenant capté toute son attention.

- L'anneau de nos épousailles, dit-elle comme pour elle-même... l'autre soir... expliquez moi ça ?

Maurice se rapprocha de Dame Vep, roulant les yeux de droite à gauche pour s'assurer qu'aucune oreille indiscreète ne pourrait entendre ce qu'il s'apprêtait à dire. Autour d'eux, les ombres commencèrent à clapoter, comme prises d'une nervosité soudaine.

- Et bien, il y a deux nuits de cela, votre époux, mon seigneur et maître, avait réussi à semer sa garde personnelle pour se rendre en Ordinaire. Jugeant la situation critique, j'ai demandé à mes meilleurs hommes de le suivre. Durant la soirée, il a dû ...hum..., feignant de se racler la gorge, Maurice se rapprocha encore plus de Dame Vep jusqu'à pouvoir murmurer à son oreille. Autour d'eux les ombres étaient devenues menaçantes, Maurice fit comme s'il n'avait rien remarqué et poursuivit en simulant l'embarras. Il a dû muter pour sauver une jeune fille.

Maurice fit une pause avant de poursuivre, il voulait laisser le temps à l'information de bien marquer l'esprit de Dame Vep.

-Après l'altercation, mes hommes ont retrouvé cet anneau en nettoyant les preuves, il aura probablement dû le perdre durant la mutation.

- Une jeune fille dites-vous ?

Dame Vep avait posé cette question sur un ton parfaitement neutre, et son visage n'exprimait toujours aucune émotion particulière. Pourtant, Maurice savait très bien que le détail de la jeune fille avait fait mouche. La jalousie rongea Dame Vep, elle mangeait dans sa main, il n'avait plus qu'à cueillir les fruits de ses manigances.

- Fort belle m'a t'ont dit. Une jolie blonde au regard de feu, à peine majeure.

Les yeux perdus dans le vague, les mots résonant encore à ses oreilles, Dame Vep saisit l'anneau, avant de le cacher dans quelques replis chatoyant de sa robe.

- Je remettrai son dû à votre sire, n'ayez crainte.
- Je n'oserais douter de vous, madame !
- Depuis combien de temps êtes-vous à notre service Maurice ?
- Et bien je suis devenu chef de la guilde des Assassins, il y a de cela deux ans à peu près, répondit Maurice en se roulant dans son orgueil comme un cochon dans la fange.
- Vous goûtez le pouvoir, et maniez la langue fort bien... Vous n'oubliez pas à qui vont vos serments, j'espère !

La question cingla Maurice, le renvoyant à la dure réalité de sa situation, il devait se ressaisir ou passer pour un profiteur de la pire espèce. Ce qu'il était sans l'ombre d'un doute, mais préférerait encore cacher pour le moment.

- Madame, rien dans mes actes n'offense les serments qui me lient à vous. En vous remettant ceci, je m'assure que vos Majestés ne soient pas attristées de la perte d'un bien de valeur.

- Certainement... j'apprécie les gens comme vous, mais j'apprécie encore plus lorsqu'ils savent la place qui est la leur. Mon époux a tout mon soutien car nul n'a su se montrer plus habile que lui dans la gestion de ce royaume.
- Je m'excuse madame, je ne voulais pas vous offenser. Je comprends bien ce que vous me dites, et je vous promets de ne jamais l'oublier.
- Bien, alors cessez de m'importuner.

Dame Vep tourna les talons, laissant Maurice seul dans la pénombre. Les ombres s'apaisèrent autour de lui, jusqu'à ne redevenir que de simples ombres. Il regarda Dame Vep s'éloigner, flamme carmin illuminant les couloirs du palais à son approche, et souffla d'aise lorsqu'elle eut disparu à sa vue. Son plan s'était révélé plus difficile à mener à bien que prévu, mais il s'estimait satisfait du résultat. Si Lupin est un seigneur aimé et respecté, tout le monde sait que sans l'appui de sa Dame, et surtout de sa garde personnelle de Vampire, il serait incapable de conserver le pouvoir. Nul n'ignorait non plus la jalousie malade de Dame Vep, et le mépris total de Lupin à son égard. Le plan de Maurice était donc simple : renforcer le malaise entre les deux époux, se placer comme successeur naturel du Baron, et le faire chasser du trône. Les réponses de Dame Vep l'avaient convaincu que rien n'était impossible, il poursuivrait donc son manège et la séduirait coûte que coûte.

Adossé à une des innombrables colonnes de sa tour, bercé par la lueur diaphane de la lune, immobile, comme figé dans la pierre, Arsène fixait le ciel en silence.

- Dans quelle strate se perdent tes rêves mon aimé ? lui susurra Dame Vep comme jaillie du néant, fantôme silencieux penché sur son épaule.
- Aucune ! Mes rêves sont des êtres de chair et de sang avec lesquels je vais devoir composer...
- Que sont ces nuages qui obscurcissent ton cœur ? questionna Dame Vep en ôtant le haut-de-forme de son époux.
- Je ne sais ma dame, je sens une tempête qui approche, et pour la première fois j'ai l'impression d'être impuissant. Je vois les pièces se déplacer sur l'échiquier, je sens le mat inévitable, et je ne sais même pas contre qui je joue !

Dame Vep passa une main aimante dans les cheveux du Baron, ses gestes étaient calmes, apaisants.

- Le vent m'a rapporté que tu avais secouru une Ordinaire, reprit-elle sur un ton neutre, est-ce là ce qui te trouble ?
- Le vent, s'emporta Lupin en balayant la main de sa femme d'un geste, bel euphémisme en vérité, pour évoquer mes chiens. Que dis-je : mes chaînes ! Y a-t-il un seul de mes gardes qui n'ait pas pour priorité de me surveiller ? Nul besoin de se demander envers qui va leur allégeance ! Que ne peux-tu me laisser vivre à la fin?! Conclut-il en s'éloignant et en jetant sa queue de pie au sol.

Dame Vep regarda son homme en silence, penché sur le balcon, il irradiait d'une rage sourde. Elle se rapprocha doucement de lui et glissa ses bras autour de sa taille. Lupin ne la repoussa pas cette fois, il bataillait avec sa lavallière qui semblait résolue à vouloir l'étouffer.

- Je ne cherche que ton bien, mon amour, souffla-t-elle au creux de son oreille, je t'ai offert le pouvoir !
- Tu m'as offert une prison !! s'indigna Lupin, en se retournant pour rejeter sa femme.
- Non, je t'ai offert mon amour, et de quoi devenir un chef incontesté, protesta, furieuse, Dame Vep, en balayant du poing une coupelle de fruit innocente. Ton royaume est l'égal de

celui du roi, vous êtes les deux faces d'une même pièce, lui régnant par la terreur sur le bon peuple, et toi par le respect sur la vermine. Ne se passe une minute sans qu'il tremble en pensant à toi, et au danger que tu représentes pour son pouvoir, mais toi, Toi tu ne le crains pas et tout ça grâce à moi.

- Je ne tremble pas car je ne crains pas de perdre la face. Que m'importe de lui laisser toute la pièce ! Je me moque de ce royaume, ma liberté valait bien plus !

Excédé, Lupin finit par arracher le col de sa chemise et jeta les morceaux de celle-ci vers Dame Vep.

- Tu as unifié toutes les fripouilles de ce royaume sous ta bannière et fait régner justice où n'était que chaos. N'es-tu pas fier de ce que tu as accompli ?

- Les hommes sont nés de la fange et ne rêvent que d'y retourner, ils respectent ma justice car elle les arrange, mais d'ici peu ils me mordront la main et m'arracheront le cœur. Les bêtes ont bien plus de bon sens que l'Humanité toute entière.

Ivre de colère, Lupin révéla soudain son vrai visage. Ses crocs saillirent, ses poils jaillirent et son corps se déforma jusqu'à n'être plus que celui d'un renard de grande taille grognant au visage de sa femme. Celle-ci ne trembla pas.

- Tu dénigres les hommes et pourtant tu es comme eux, tu craches sur ton royaume, mais règnes comme nul autre. Tu rêves de liberté, mais ne cesses de te créer des attaches. Ton cœur est de feu, mais ton esprit de glace, c'est cette ambiguïté qui fait de toi le meilleur des rois. Tu sais ce qui est juste, et tu sais que je ne veux que ton bien.

Dame Vep avança la main vers son époux, il montra les dents. Elle insista tout de même, il se laissa caresser les moustaches et le cou, puis s'allongea à ses pieds.

- Ma vie est le seul royaume sur lequel je veux régner, déplora Lupin, une pointe de résignation dans la voix.

- Tu m'as offert ce royaume, il y a bien longtemps !

- Tu m'as offert un rêve sans préciser son coût ! Tu m'as dupé !

- Vile flatterie venant de toi mon aimé. Jamais je n'ai dissimulé ! Tu seras le plus grand des rois, plus respecté que pharaon lui-même, mais tu dois m'écouter.

- Paroles de sirènes font se briser les navires... soupira le renard en se grattant le ventre.

- Où en est ton anniversaire ?

- Tout le monde a répondu, Flamel nous prépare un buffet d'exception à faire enrager Masque de Fer. Rares sont ceux qui ne viendront pas. Saint Germain est de ceux-la !

- Il n'avait pas ta carrure, et ne fait que le prouver une fois de plus !

- Il me déteste, et je ne serais pas étonné qu'il soit mêlé au trouble ambiant.

- Si tel était le cas, tu n'aurais pas à t'en soucier, jamais il n'aura ton envergure.

- Il me faudra vérifier tout de même. L'animal acculé peut faire preuve d'une vigueur insoupçonnée.

- T'es-tu muté pour sauver cette Ordinaire ? questionna à nouveau Dame Vep, cette fois au creux de l'oreille de son époux.

- Le « vent » aurait oublié de te le dire ?

- Ne gâche pas tout ! Tu sais le sort que la loi réserve aux change-forme. Ne vas pas tout perdre à cause de la première paysanne venue.

- Je sais ce que je fais.

Comme seule réponse, Dame Vep lâcha l'anneau d'or entre les pattes de son époux.

- Cadeau du fidèle Maurice, ajouta-t-elle avec une pointe de lassitude, il te poignardera à la première occasion.



- Je ne l'ignore pas, mais ses prétentions m'amuse.
- Je tuerai cette fille si j'apprends son nom....
- Tu ne l'apprendras pas.

Confortablement assise dans une banquette en velours du salon XVIIIème du Comte de Saint Germain, la Reine noire se saisit avec raffinement d'un macaron jaune vif qu'elle porta à sa bouche. Le contraste était saisissant entre l'éclat de la pâtisserie et la noirceur de la reine. Celle-ci était vêtue, comme à son habitude, d'une robe de taffetas noir brodée de perles de la même couleur. L'ensemble était assez austère, mais rehaussé d'une collerette en acier des plus impressionnantes. Le Comte s'était également mis en beauté pour l'occasion : il avait revêtu son plus beau pourpoint, un ouvrage en brocard vert tape à l'œil, agrémenté de rubis, et brodé au fil d'or. L'ensemble était tellement chamarré qu'il en devenait difficile de déterminer qui, du plat de macarons ou du Comte, était le plus voyant.

Un page finit de servir le thé sous le regard inquisiteur de son maître, puis quitta la pièce avec empressement.

- Bouderez-vous également l'anniversaire du Baron Lupin cette année ? s'enquit la reine en balayant d'un mouchoir de soie noire les dernières miettes de macaron qu'il pouvait lui rester autour de la bouche.

- Navré Ma Dame, mais le différend qui m'oppose à cette fripouille m'interdit de le fréquenter. Et puis, l'idée de devoir lui faire un présent me répugne au plus haut point.

Tout le dégoût du Comte se matérialisa dans cette simple phrase. À peine l'eut-il prononcée qu'il se saisit d'une poignée de macarons qu'il enfourna sans retenue avant d'y ajouter le contenu encore bouillant de sa tasse de thé. La Reine Noire songea qu'il devait s'agir d'un procédé douloureux connu de lui seul pour se purger la bouche, elle détourna les yeux, et s'attarda sur une toile de mauvais goût, une quelconque parabole grecque avec beaucoup de femmes nues, le temps qu'il finisse de déglutir.

- Quel dommage, reprit-elle s'attardant cette fois sur une sculpture, également d'un goût discutable et représentant un Satyre en pleine orgie, il s'agit tout de même d'un événement mondain majeur. Et puis, songez à la joie que vous aurez de savoir qu'il deviendra votre débiteur.

Le Comte se tapota le thorax, quelques macarons dissidents semblaient avoir du mal à passer. Il tapa un peu plus violemment, la Reine chercha du regard un autre élément de la pièce qu'elle pourrait fixer pour éviter à son hôte l'inconfort d'être observé dans cette passe douloureuse, mais elle devait se rendre à l'évidence, elle s'était déjà bien assez attardée sur les horreurs qui garnissaient le salon, elle allait devoir se tourner vers le Comte. Celui-ci, acculé, avait dû changer de tactique pour finalement recracher une bouillie multicolore dans son mouchoir, qu'il fit disparaître immédiatement derrière son fauteuil d'un geste souple de la main. Il reprit la discussion l'air de rien.

- Oh combien rafraîchissante est votre façon de voir les choses ma Dame, et pourtant je crains que ma décision soit sans appel.

- Quel dommage, vous m'en voyez navrée. Je suppose que me voici condamnée à passer cette soirée en la compagnie du triste Masque de Fer. Quoi qu'il en soit, il faudra également que je vous entretienne à l'occasion d'une affaire qui pourrait vous intéresser.

- Serait-il possible que vous soyez enfin lasse des méprisables tours de cirque de votre conseiller ?

- Non, rassurez-vous, Cosme a toujours ma confiance la plus totale, mais il s'agirait là d'une affaire qui requerrait votre expérience unique.

Elle se pencha vers lui affectant une mine comploteuse avant de poursuivre.

- Elle pourrait être juteuse, et vous en tireriez une satisfaction toute personnelle, je vous le garantis.

- Il ne sera pas dit que le Comte de Saint Germain aura refusé un investissement fructueux, se rengorgea le Comte en se levant de son fauteuil.

Une petite porte s'ouvrit avec fracas, un serviteur en livrée rouge et or, et au visage cramoisi, trotta jusqu'au Comte afin de glisser quelques mots à son oreille. Intriguée la Reine tendit la sienne, mais n'entendit qu'avec peine le mot « chapelle », qui ne l'aiguilla guère plus sur la nature de l'affaire en cours. Elle remarqua tout de même qu'une expression d'euphorie éclaira le visage du Comte l'espace d'un instant.

- Vous m'excuserez ma Dame, les impondérables se rappellent à moi. Puis-je vous raccompagner à la sortie ?
- N'en faites rien mon bon ami, réglez donc cette affaire qui ne saurait attendre.
- Aurez-vous besoin que je fasse harnacher une calèche pour le retour ?
- C'est bien aimable, mais D'éon m'attend pour me reconduire.
- Alors je vous souhaite une bonne soirée ma Dame, et j'espère que vous me parlerez plus avant de ce projet avec lequel vous avez su si bien me titiller.
- Ce sera fait en temps voulu n'ayez crainte. Bonne soirée à vous.

Dans un froissement de taffetas, glissant majestueusement tel un cygne noir au fil de l'eau, la Reine sortit de la pièce, laissant derrière elle comme un instant de grâce. Le Comte la suivit du regard, silencieux, s'assurant consciencieusement du départ effectif de son invitée. Une fois satisfait, celui-ci sortit à grandes enjambées du salon, pour s'enfoncer dans les couloirs sombres de son manoir. Le marbre résonnait sous ses pas pressés. Il referma prestement la porte de son bureau derrière lui et se dirigea vers une de ses vastes bibliothèques lourdement chargées d'ouvrages en tout genre. Il tira l'encyclopédie du savoir-vivre vers lui, faisant pivoter un panneau de bois massif. Saisissant la torche à l'entrée du passage, Saint Germain s'enfonça tout aussi prestement dans le large escalier de pierre. La descente peu profonde se poursuivait sur quelques centaines de mètres dans les catacombes, dans une coursive taillée à même l'argile, à la lueur de la flamme vacillante. Au bout du tunnel, un autre escalier, montant celui-ci, mena l'homme à destination. Une représentation gothique de la vierge, de toute beauté, pivota pour le laisser pénétrer dans une chapelle obscure.

- Que tous les dieux soient loués pour cette vision de bonheur. Jamais je n'aurais cru ça possible, se réjouit Saint Germain. Lorsque mon serviteur m'a appris qu'un intrus venait d'être capturé ici, j'ai secrètement prié pour que ce soit toi, sachant pertinemment que c'était impossible. Et pourtant, voilà enfin mes rêves exaucés.

Poursuivant sa diatribe avec cette volubilité propre aux orgueilleux, le Comte de Saint Germain tournait en larges foulées victorieuses autour d'une petite prison d'acier semblable à une cage à oiseaux, brassant l'air d'amples mouvements de mains.

- Qu'est-ce qui a bien pu passer par ta petite tête ??!! Tu croyais que je t'attendrais avec les petits-fours peut-être ? L'amour t'aura sûrement aveuglé, quel dommage, car la haine au contraire m'a rendu clairvoyant. Tu vas regretter de me l'avoir prise, sale voleur !

Saint Germain tenait maintenant fermement les barreaux de la cage, fixant son occupant avec fureur. Une expression de folie distordait les traits de son visage. Ses yeux exorbités

dévisageant avec voracité l'homme à leur merci dans la petite cage de métal. Le prisonnier n'avait toujours pas esquissé l'ombre d'un mouvement ou d'une parole, résigné, semblait-il, au sombre destin qui s'offrait à lui.

- Quelle ironie du sort que je t'attrape justement dans le temple que je lui avais dédié. Tu vas en baver ! Selon les règles d'hospitalité, tu es en mon entier pouvoir, et sois certain que je compte bien m'amuser avec toi, ma vindicte aura pour toi le goût des larmes et du sang.
- Bien joué, se risqua finalement à laisser échapper Lupin du fond de sa cage, avant de poursuivre d'un air dépité :
 - Je le reconnais, tu m'as bien eu. Ton petit complot m'a forcé à venir dans l'ancre du loup, comme tu avais dû le prévoir, et me voici fait comme un rat. Je m'incline !
 - Mon complot ?

L'hystérie céda place en un instant à la perplexité. Saint Germain se ressaisit bien vite, mais l'espace d'une seconde, il avait été déstabilisé.

- Et bien oui, c'est bien toi qui fais distribuer cette nouvelle drogue dévastatrice et par la même occasion fait croire au retour d'Isengrin.
- C'est donc ça la raison de ta présence ?? Tu me croyais responsable de ces manigances et tu venais vérifier ? Admirable !!! Magnifique, je ne pouvais rêver mieux. Je tiens à ce que tu meures en sachant que je n'ai strictement rien à voir dans cette histoire et que par conséquent ta mort sera complètement inutile !

Le rire du Comte résonna dans toute l'église, se répercutant contre les hauts murs gothiques tandis que, replié sur lui-même dans sa cage, Lupin s'assombrit.

- Bien, fini de jouer ! Tu m'as pris l'amour de ma vie, il est temps que tu payes !

Comme jailli de nulle part, un tarot divinatoire apparut dans les mains du Comte. Le jeu, d'apparence très ancien, n'était à l'évidence pas fait de carton, pas plus que les illustrations ne semblaient issues d'une quelconque impression. Il s'agissait plus probablement d'un modèle unique de grande valeur : tant financière que mystique. Le temps avait toutefois fait son œuvre sur celui-ci, et les cartes paraissaient prêtes à tomber en poussière.

- Tu as de la chance, je vais utiliser sur toi un de mes plus puissants sortilèges. Avant de mourir tu endureras les pires souffrances que tu as pu infliger, démultipliées jusqu'à t'en faire perdre l'esprit. Que commence ton JUGEMENT !

Comme animées d'une vie propre, les cartes vibrèrent dans la main du Comte, avant de prendre leur envol. Le ballet gracieux de ces petits parchemins rectangulaires s'articula autour de la paume du sorcier. Trois cercles de sept cartes tournoyaient autour de celle du jugement, dressée, majestueuse, dans le plat de la main du Comte. L'air sembla crépiter autour de l'étrange manège. L'énergie devint vite palpable entre les cartes, celles-ci rayonnant d'une pâleur sépulcrale. La puissance accumulée ainsi au fil des circonvolutions se concentra ensuite dans l'arcane du jugement avant de foudroyer littéralement Arsène. La petite cage métallique vola en éclats, son malencontreux résidant se retrouvant projeté contre un mur avant d'y être quasi broyé par une force invisible.

- Voyons maintenant quelle sentence te réserve ton Ka. Si tu as une dernière volonté, c'est le moment avant que ton esprit ne sombre irrémédiablement.
- Tu es tellement prévisible ! asséna Lupin d'un calme olympien malgré la situation.
- Tu crois que tu peux encore fanfaronner ! enragea Saint Germain en crispant la main gauche, je vais te rabattre ton caquet !



Les bras écartelés sur quelque croix imaginaire, le martyr d'Arsène commençait à peine. Une goutte de sang s'écoula de son poignet transpercé par un clou tout aussi illusoire, et soudain tout s'arrêta.

Un long silence prit place dans l'église et s'installa un moment. Minuscule, la larme écarlate s'écrasa au contact du sol, faisant voler le silence en éclats ; changeant complètement la donne. Le Comte, à quatre pattes sur les dalles de pierre, maintenait fermement les barreaux de la lourde cage qui le retenait, une expression hagarde sur le visage. Devant lui, le toisant du regard, Lupin réajustait son haut-de-forme, narquois.

- L'orgueil, un péché mortel il paraît ! Rassure-toi, je serai magnanime. J'ai ce que je voulais. Non seulement je suis maintenant sûr que tu n'as rien à voir avec ce qui se trame, mais en plus j'en sais maintenant suffisamment sur ta magie pour pouvoir m'en défendre si besoin.

- Comment ???? Comment as-tu réussi ça ?? C'est impossible, je suis maître en ma maison, je suis tout puissant ici !! Comment peux-tu me battre ??! Comment peux-tu aller à l'encontre des règles d'hospitalités ??!

- Nul ne peut aller à l'encontre de l'Hospitalité, tu ne réfléchis juste pas plus loin que le bout de ton nez. Tu as construit ce temple pour Irma, elle est désormais ma femme, ce temple est donc mien. Le fait qu'elle te laisse l'utiliser ne remet pas en cause sa possession.

- Ne l'appelle pas comme ça, sale voleur de poule ! Tu es tout juste bon à lécher le crottin sur ses chaussures ! Tu fanfaronnes, mais j'ai vu ! Le jugement est sans appel, le Ka te réservait le pire des châtiments. Pour mériter un tel traitement, ton âme doit être plus sombre que la nuit.

- Mon âme ne regarde que moi, mais si tu es si sûr de toi, prends bien garde, car le sort que te réserverait une telle personne serait bien pire que ce que peut offrir ton petit jeu de carte.

- Tu ne me fais pas peur !

- Toi non plus. La prison disparaîtra demain. Tu vas pouvoir t'offrir une saine nuit de méditation.

Sur ces mots, Lupin tourna les talons pour se diriger nonchalamment vers la sortie. Dans sa cage, recroquevillé sur lui-même, le Comte fulminait. Sa vengeance venait de lui échapper, son rival avait le dessus, une fois de plus. La situation n'était plus tolérable ! Il devait y mettre un terme et se venger de façon définitive. Il aurait toute la nuit pour y songer, celle-ci et bien d'autres. Nul n'échappe à son destin, songea-t-il.

Chapitre 9:

La pure et chaude caresse des rayons du soleil la tira lentement du pays des songes. Difficilement, Esperanza entrouvrit ses yeux encore embués d'un sommeil amplement mérité. Elle ne savait pas bien où elle était, ni même comment elle y était arrivée, mais elle s'y sentait délicieusement bien. Les draps en lin qui frottaient contre sa peau avaient à ses yeux la douceur de la soie et le vieux matelas raide comme la mort, lui était la plus douillette des couches. Il lui sembla s'éveiller d'un affreux cauchemar, au paradis même. Elle grimaça un moment, s'étirant langoureusement comme un petit chaton puis, affichant de petites mines enfantines, elle essaya d'ouvrir un peu plus les yeux. Elle se trouvait dans une petite chambre à la décoration plutôt modeste, voire spartiate. La chambre se trouvait dans la soupente, il y faisait bon et une petite lucarne laissait entrer une douce clarté bienvenue. Elle repensa à la taverne de l'ami de Titi : elle était probablement à l'étage. Elle supposa, plus qu'elle ne se rappela, s'être évanouie. Titi et son ami avaient dû la monter et la mettre au lit. Un frisson

parcourut sa peau nue sous la chemise de nuit. Ses joues s'empourprèrent soudain lorsqu'elle réalisa qu'on l'avait changée et qu'elle s'était donc retrouvée nue à un moment ou un autre. Elle étouffa un petit cri lorsque la porte s'ouvrit avec fracas. Elle resta stupéfaite devant un Jean, aussi gaillard que la veille, pénétrant la chambre sans la moindre gêne.

- Ah j'me doutais bien avoir entendu du bruit ! Bien dormi gamine ?
- Euh..je...oui, bredouilla Esperanza les draps remontés jusque sous les yeux.
- Titi est d'ja debout et j'me suis dit que j'allais t'amener une tite surprise, il est plus à quelques heures près.

Sans même prendre le temps de terminer sa phrase, le colosse alla chercher dans le couloir un grand baquet de bois qu'il remplit ensuite d'eau bouillante. Les yeux de la jeune fille s'écarquillèrent de bonheur, en moins d'une semaine, elle avait presque oublié le mot bain. Elle n'aurait jamais imaginé ressentir autant de reconnaissance pour aussi peu. Et pourtant, la perspective de s'enfoncer dans l'eau translucide de cette bassine lui parut comme la plus délicieuse opportunité qui lui fut jamais offerte.

- La p'tite dame veut peut-être un peu de solitude maintenant ? taquina l'homme d'un clin d'œil complice en refermant la porte derrière lui.

Celle-ci à peine claquée, Esperanza ôta sa chemise pour se jeter dans le bain.

- Ah au fait..., amorça à peine Jean en rouvrant la porte provoquant un cri hystérique d'Esperanza essayant à toute force de dissimuler son corps derrière sa chemise en boule.
- Désolé, s'excusa-t'il en refermant la porte. Je voulais juste te prévenir que, pour les vêtements, je n'avais pas grand-chose à te prêter, je t'ai tout posé sur la chaise. Cette fois je te laisse.

Esperanza attendit un moment seule dans la chambre, dissimulée derrière sa chemise de nuit, à l'affût. La vapeur du bain se déversait dans la pièce en un appel irrésistible. Elle décida que cette fois, Jean ne reviendrait sûrement pas et se glissa avec délices dans la baignoire. Elle laissa lentement s'enfoncer une de ses jambes dans l'eau pour en éprouver la chaleur puis, n'y tenant plus, s'y glissa tout entière. Elle revivait enfin, son corps bercé par la chaleur maternelle de l'eau. Elle était dans le cocon originel, plus rien ne pouvait lui arriver. Les muscles de son corps purent enfin se détendre et se remettre de la fuite éperdue de ces derniers jours. De dehors lui parvenait le fracas de la ville, elle s'étonna que ce fut aussi vivant, elle n'entendait pas la circulation mais beaucoup de voix, comme si un marché se tenait proche. bercée par cette clameur presque festive et l'enivrante sensation de bien-être, Esperanza sombra à nouveau dans le sommeil. Par bribes au début puis, semblable à un torrent, les souvenirs vinrent bientôt polluer ses songes. Elle se souvint d'Alfonso, oncle Alfonso comme il aimait que ses filles l'appellent. Elle se remémora ses mains, douces mais fermes, qui parcouraient son corps parfois et à quel point cela la mettait mal à l'aise. Elle visualisa son sourire et son air affables. Il l'avait accueillie alors qu'elle n'avait plus nulle part où aller. Avec lui, elle pouvait manger ce qu'il y avait de meilleur et porter ce qu'il y avait de plus beau. Elle n'avait qu'à se taire, obéir, et parfois séduire de gros hommes d'affaires libidineux. Elle n'aimait pas ça, mais ça n'allait jamais très loin, et surtout, ça lui évitait d'avoir un jour à revoir Gilbert, son beau-père, celui qui la frappait et la harcelait jour après jour. Petit, gros, chômeur, alcoolique : le portrait idéal du père affectueux, beaucoup trop affectueux. Elle avait dû fuir et, sans le sou, était tombée dans les bras du gentil Alfonso. Le mal causé par Alfonso était sans commune mesure avec celui infligé par son beau-père, mais au fond, elle n'avait

fait que changer de monstre. Ce qui l'amena au jour de la révélation : Alfonso devait rencontrer un gros client dans son bureau. Il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte et ne voulait voir personne. Il était si nerveux, on aurait dit un enfant, cela excita Esperanza, elle voulut savoir. Alors que les deux hommes se trouvaient réunis, et que tout le monde avait déserté le Carpés, elle tenta le tout pour le tout et apporta des cafés. Jamais elle n'oubliera le visage de son « oncle » au moment où elle ouvrit la porte. Haine : ce seul mot résume son expression. Il avait les traits distendus par la rage, les yeux injectés de sang et la mâchoire déformée. Il l'injuria comme jamais mais elle serait bien incapable de savoir ce qu'il avait bien pu lui dire tant elle fut surprise. Seule l'expression de son visage s'était imprimée dans sa mémoire. Elle eu finalement à peine le temps de voir le deuxième homme et pourtant il lui fit également forte impression. Ses vêtements étaient assez étranges, il portait une longue cape à capuche vert-de-gris, ainsi que des vêtements en cuir. Lorsqu'il aperçut la jeune fille, il se saisit rapidement d'un masque posé sur le bureau pour dissimuler son visage. Esperanza avait laissé tomber le plateau et s'était enfuie à toutes jambes, même si elle n'avait rien compris de ce qu'avait dit Alfonso, elle savait que tout était fini, qu'elle avait tout gâché.

Tous ses souvenirs s'embrouillèrent dans sa tête et Esperanza finit par se réveiller, la tête plongée sous l'eau. Elle remarqua une étrange lueur au fond de la baignoire et se pencha pour découvrir de quoi il pouvait s'agir. La lueur se trouva être plus éloignée que prévue, elle nagea donc un moment jusqu'à la rejoindre. Elle sortit finalement la tête de l'eau après avoir nagé pendant ce qu'il lui parut une éternité. Ses poumons la brûlaient, elle reprit sa respiration en se maintenant à la surface en battant énergiquement des pieds sous l'eau. Elle n'était plus dans la chambre. Elle se trouvait au beau milieu d'un lac, dans une vaste caverne.

Étonnamment, elle resta calme. La situation ne la choqua pas, elle se sentait bien, détendue. Elle observa les alentours et sentit soudain quelque chose frôler son dos. Elle se retourna brusquement et se retrouva face à une femme d'une grande beauté, nageant complètement nue. Esperanza réalisa qu'elle était également dans le plus simple appareil et se retint de crier avec peine.

- Tu es bien loin de chez toi Esperanza.
- On...on se connaît?
- Je suis la Dame Blanche, je veille sur toi en quelque sorte.
- Vous êtes mon ange gardien ?
- D'une certaine manière
- Et pourquoi vous êtes à poil ?
- Pour éviter de mouiller mes vêtements je suppose...

Souriant à la jeune fille, Blanche nagea voluptueusement autour d'elle, la détaillant sous toutes les coutures. Elle l'avait attirée chez elle pour essayer d'en apprendre plus, pour comprendre ce que cette insignifiante Ordinaire pouvait avoir de si important.

- Tu es très jeune, mais très jolie, dit Blanche en poursuivant ses réflexions.
- Là, ça devient bizarre.
- Tu cours un grand danger Esperanza, sais-tu pourquoi ?
- A cause d'Alfonso ? soupira la jeune fille brusquement ramenée à la réalité.
- Tes soucis sont bien plus graves que cet Alfonso, ils te dépassent à un point que tu n'imagines même pas.
- Ça m'aide pas beaucoup...marmonna Esperanza de plus en plus mal à l'aise.

Blanche se rapprocha d'elle et la pressa tendrement contre elle. Esperanza repensa à sa mère, elles n'avaient jamais vraiment été très proches, mais à cet instant précis elle lui manquait. Esperanza leva la tête vers Blanche, celle-ci plongeait son regard au plus profond de celui de la jeune fille. Elle se sentit transpercée, violée dans ce qu'elle avait de plus intime. Elle essaya de se dégager, mais l'étreinte de Blanche était bien plus ferme qu'il n'y paraissait. Esperanza dut se résigner et endurer le supplice. Lorsque Blanche eut terminé, elle posa un baiser sur le front de la jeune fille et la relâcha. Elle n'avait rien appris d'utile. Esperanza n'était qu'une pauvre fillette apeurée et complètement perdue, victime d'une enfance volée et d'une éducation lacunaire. Elle n'avait rien d'exceptionnel, pas même de remarquable. Le mystère l'entourant restait complet aux yeux de Blanche. Elle regarda la jeune fille, la peur se lisait désormais dans ses yeux et son corps semblait agité de petits soubresauts. Blanche comprit qu'elle n'avait plus longtemps devant-elle.

- Je suis désolée pour ça, mais c'était nécessaire. Tu dois partir maintenant, et vite.

Sans attendre, elle saisit la main d'Esperanza et la tira vers le fond du lac. Terrifiée, Esperanza essaya de lutter, mais son corps était de plus en plus faible, elle se sentait mourir petit à petit. Blanche nageait toujours plus vite et toujours plus profond, elle était vraiment très belle songea Esperanza, luttant pour conserver les yeux ouverts. Dans une dernière impulsion Blanche tira la jeune fille inanimée et la projeta devant elle, vers la lumière.

Esperanza rouvrit les yeux et sentit ses poumons remplis d'eau. Elle lutta pour reprendre son souffle, paniquée, crachant l'eau par le nez et la bouche. Elle venait de sortir la tête de l'eau et avait manqué de se noyer. Elle prit une profonde respiration, en savourant la moindre goulée. Tout doucement, elle retrouvait son calme et une respiration normale. L'eau du bain était froide, elle grelotta et sortit se réfugier dans une épaisse serviette laissée au-dessus du tas de ses nouveaux vêtements sur la chaise. Elle se laissa tomber sur le lit, pensive. Elle se souvenait confusément d'avoir fait un rêve, mais avait du mal à s'en rappeler les détails. Seul, lui revenait une présence très maternelle, et une phrase qu'elle avait entendue juste avant de se réveiller : « Si tu veux vivre, fuis Titi ».

Une fois réchauffée, Esperanza prêta attention aux affaires que Jean lui avait laissées. C'était plutôt sommaire, il y avait une chemise écru tellement grande qu'elle lui arrivait aux genoux, un énorme ceinturon en cuir et une paire de bottes de mousquetaire. Elle se saisit de la chemise et la serra avec l'épaisse ceinture. Elle put même faire plusieurs tours avec, tant sa taille était éloignée de celle du propriétaire. Elle se regarda quelques minutes dans le miroir, tourna sur elle-même et se trouva jolie malgré tout. Elle essaya les bottes, Jean avait laissé des linges pour les rembourrer et, après plusieurs essais, elle réussit finalement à trouver le dosage idéal de tissu. Elle descendit l'escalier en souriant, ses problèmes semblaient s'être effacés avec la crasse.

En bas, elle trouva Titi, affalé sur le bar, discutant avec Jean. Celui-ci, remarquant la jeune fille, lui fit signe de les rejoindre, faisant se retourner Titi.

- Waaaah, mais t'es superbe, elles te vont nettement mieux qu'à Jean ces chemises. Faut dire qu'un rien te va. T'as bien dormi, t'es reposé, tu vas mieux, t'as faim ? Moi, je me suis bafgré en me levant ce matin, j'avais une faim de loup. Dormir, ça creuse, je trouve. T'as faim, je t'ai déjà demandé ? T'es superbe vraiment...
- Merci, minauda Esperanza, rougissant à vue d'œil. Elle était contente de plaire à nouveau et étrangement, elle était ravie de plaire à Titi. Elle avait du mal à se sortir son rêve de la tête mais elle sentait qu'elle n'était pas insensible au charme étrange de ce garçon. Elle n'avait pas fréquenté de garçon de son âge depuis un moment, entre

ses problèmes avec son beau-père, puis sa fugue chez Alphonso, elle s'était retrouvée sans le vouloir à ne fréquenter que des hommes plus âgés. La fraîcheur de Titi lui faisait du bien, elle retrouvait un peu de son innocence perdue et en voulait un peu plus. Sans s'en apercevoir, Esperanza fixait Titi depuis un moment. Le sourire du jeune homme la faisait fondre.

Titi rigolait, il ne savait quoi dire et c'était plutôt rare chez lui. Esperanza semblait avoir ce pouvoir-là sur lui. Elle lui plaisait beaucoup et il avait toujours eu du mal avec les filles qui lui plaisaient. Il faut dire que Titi était bien plus vieux qu'il n'y paraissait et cela lui posait doublement problème. Les femmes plus aptes à le comprendre ne le prenaient pas au sérieux à cause de son jeune âge apparent, et les filles de son âge n'étaient pas encore à même de le comprendre. Il se retrouvait donc éternellement incompris et frustré, espérant un jour trouver « la bonne ». Peut-être Esperanza serait celle-ci, songeait-il. Le silence s'appesantit entre les deux jeunes gens. Chacun fixait l'autre en ne sachant que dire. La gêne commençait à devenir palpable, suffisamment pour que Jean se sente obligé de leur venir en aide.

- Bon, alors qu'est-ce que vous allez faire aujourd'hui les jeunes ?

Jean ponctua sa phrase d'une fraternelle mais douloureuse tape dans le dos de Titi qui se retrouva presque projeté aux pieds d'Esperanza. Celle-ci se retint d'exploser de rire devant la scène, Titi se rattrapa de justesse et fit comme si de rien n'était.

- Et bien, même si ta chemise lui va à ravir, j'emmène Esperanza aux Halles pour lui offrir des vêtements qui lui siéront mieux. Parce que, de nos jours, on ne met plus de linge dans les chaussures et surtout on porte quelque chose sous ses chemises.

À cette évocation, Esperanza rougit. Effectivement sa tenue avait quelque chose d'assez impudique.

- D'ailleurs, je m'en voudrais de laisser Espe plus longtemps habillée comme ça, alors on t'abandonne, ajouta Titi en traînant Esperanza par la main vers la sortie. Je te ramènerai tes affaires plus tard, encore merci pour l'accueil.

- De rien gamin, tu sais que tu seras toujours le bienvenu ici, et c'est pareil pour ton amie. Revenez quand vous voulez.

Les mots résonnèrent un moment autour de Titi et Esperanza alors qu'ils quittaient le bar en riant.

Esperanza avait toujours été du genre pragmatique. Elle n'était pas sûre d'avoir jamais cru au Père Noël et pourtant, elle était prête à reconnaître aujourd'hui que si la magie existait, elle se trouvait dans le shopping. En quelques secondes, dans la galerie marchande des Halles, elle avait oublié tous ses soucis. Bien sûr, l'efficacité du shopping sur le long terme était discutable, mais sur le court terme, c'était une médecine redoutable.

La jeune fille courait de magasin en magasin depuis déjà une bonne heure, elle rayonnait littéralement et son sourire était aux yeux de Titi la plus belle chose qu'il n'eut jamais vue. Il n'avait d'ailleurs jamais vu non plus quelqu'un essayer autant de vêtements et passer autant de temps dans les magasins, mais cela ne lui déplaisait pas vraiment. Il se réjouissait de voir enfin Esperanza heureuse, et loin des tracas qui la poursuivaient, et puis il en profitait pour ne pas perdre la main. Titi se faisait un devoir de pouvoir payer les besoins d'Esperanza, et c'était l'avantage d'un grand centre de ce genre, les gens ne s'étonnaient pas de perdre de l'argent. Tant qu'ils retrouvaient bien leur portefeuille et leur carte de crédit là où ils les avaient laissés, ils ne s'étonnaient pas d'avoir perdu un ou deux billets. Parfois ils ne le remarquaient même pas. Bref, tout en admirant Esperanza dans sa ronde colorée d'essayage,

Titi en profitait pour délester, le plus furtivement possible, les clients alentours de leurs billets excédentaires. Plus qu'une habitude, c'était chez lui un mode de vie. On ne survit pas en marge de la société sans en enfreindre parfois les règles. En une heure, il avait glané plus d'une centaine d'euros, bien suffisamment pour satisfaire Esperanza, celle-ci semblant très raisonnable dans ses choix. Titi s'assura, bien entendu, qu'Esperanza ne remarque pas son manège, elle n'était pas de son monde et il ne voulait pas l'y plonger de force. Pourrait-elle vraiment le comprendre après tout ?

Esperanza plongea sa tête dans un chemisier brodé blanc crème et huma avec satisfaction. Le chemisier sentait le propre, le neuf, elle avait cru qu'elle ne sentirait jamais plus cette odeur. Elle l'enfila, il lui allait à merveille, bien mieux que la vieille chemise de Jean. C'était un haut beaucoup plus féminin déjà, et surtout il mettait en valeur ses formes. Elle se tourna vers ses achats, elle avait déjà trouvé une paire de chaussures, de mignonnes petites chaussures de ville marron, des sous-vêtements plutôt sages, une jolie ceinture, marron également pour rappeler les chaussures, et un jean assez moulant. Elle avait longuement hésité à prendre des articles qui la rendraient beaucoup plus séduisante, mais la traque des derniers jours lui avait donné le goût du pratique, elle avait donc opté pour un entre deux, pratique et mignon, plutôt que pour un ensemble femme fatale. Avec le chemisier, elle complétait à merveille son ensemble. Elle n'avait encore rien enfilé, jugeant que c'était tout ou rien, elle n'allait pas gâcher ses nouveaux achats en les mélangeant avec les vieilleries de Jean, il fallait qu'elle se change complètement et en une seule fois. Il n'y a qu'ainsi qu'elle aurait l'impression de passer à autre chose, mais surtout, c'est ainsi qu'elle aurait le plus d'effet sur Titi. Dans ses cabines d'essayages, cachée derrière le rideau, régulièrement, Esperanza l'observait : c'était complètement fou, mais elle avait l'impression de tomber amoureuse. Il avait été tellement gentil avec elle, et puis, il avait beaucoup de charme. C'est en espionnant ainsi qu'Esperanza opéra un dur retour à la réalité. Bien visible au milieu de la foule du grand magasin se trouvait Manunzio. Les jambes d'Esperanza flageolèrent et elle se retrouva par terre dans sa cabine. L'espace d'un instant, elle venait de revivre l'ensemble de sa fuite : la peur, la fatigue, la faim. Tout lui revint aussi violemment qu'une gifle, elle ne retint ses larmes qu'avec force. Elle serra le chemisier contre elle, comme pour se protéger et reprit son souffle. Elle n'avait pas le droit d'abandonner maintenant, pas après tout ce qu'elle avait vécu. Esperanza regarda à nouveau derrière son rideau, l'homme de main était toujours dans les parages, il cherchait très clairement quelqu'un, et ce quelqu'un était presque assurément Esperanza. Tout en essayant de reprendre son calme, elle s'empara de tous ses sacs, ouvrit le rideau de sa cabine, et se glissa dans le magasin à quatre pattes. Plusieurs clients s'étonnèrent de cet étrange manège, mais, blasés comme tous bons Parisiens qui se respectent, ils n'y prêtèrent pas plus attention que ça. Arrivée près de Titi, Esperanza tira sur son pantalon pour le prévenir discrètement, mais celui-ci surpris en plein chapardage laissa échapper un petit cri de surprise. Esperanza blanchit et se tétanisa derrière l'étal des culottes où elle se trouvait. Titi, sans comprendre vraiment la situation, se ressaisit immédiatement et se débarrassa du portefeuille qu'il avait encore en main en le jetant négligemment au sol.

- Je suppose que tu ne te balades pas à quatre pattes par plaisir, murmura Titi en tachant d'avoir l'air le plus détendu possible, et surtout de ne pas parler à un étal de culotte.
- Ils sont là...
- Tu es sûre que tu as bien vu ? Il y a beaucoup de passage par ici, tu as peut-être confondu dans la panique...

- Je panique pas ! manqua de hurler Esperanza, se ressaisissant suffisamment tôt pour éviter de se faire remarquer.
- Bien, dans ce cas, on va sortir tranquillement de ce magasin, l'air de rien, en petit couple d'amoureux comblés, et ensuite tu vas me suivre sans traîner, je connais des passages qui nous permettrons de semer tes poursuivants.
- On ferait pas mieux de rester cachés ?
- Si jamais ils rentrent dans le magasin, on n'a plus aucune sortie possible, et puis je n'aime pas les culottes au point de vouloir y finir ma vie.

Esperanza soupira, une petite pointe de désespoir embuait son regard. Elle savait bien que Titi avait raison, mais la peur était aux commandes et militait pour une passivité totale. Elle se tourna vers Titi, son sourire ne laissait paraître ni doute, ni peur, uniquement de la bienveillance, cela ne suffit pas à balayer ses peurs mais lui permit au moins de remettre de l'ordre dans ses idées. Si elle voulait avoir une chance, elle devait l'écouter. Elle se releva donc brusquement et se pendit à son bras. Ce n'était pas tellement qu'elle voulait renforcer l'image de couple qu'ils devaient donner, mais surtout qu'elle n'était pas certaine que ses jambes la soutiendraient. Le couple se dirigea donc l'air de rien vers la sortie du magasin. Titi remarqua Manunzio dans la foule, il était difficile de le rater : outre son allure naturelle de mafieux patibulaire, il avait présentement tout du chien qui cherche un os. Titi et Esperanza continuaient d'avancer. Manunzio ne les avait pas vus, il regardait dans la direction opposée. Tout se passait rigoureusement comme Titi l'avait souhaité. Une fois sorti du magasin, le couple n'aurait qu'à se fondre dans la foule puis à disparaître en Agartha. Esperanza sentait ses jambes la lâcher à l'approche de la sortie, elle se crispa complètement au bras de Titi craignant même de lui faire mal. Mais le jeune homme souriait, il jubilait presque en voyant comme son plan se déroulait à merveille. Il déchantait pourtant rapidement lorsque les portiques se mirent à sonner à cause du chemisier qu'Esperanza avait emporté sans réfléchir. Manunzio se retourna en entendant l'alarme. Il reconnut immédiatement Esperanza au bras de Titi et la désigna du doigt méchamment avant de se mettre à courir dans sa direction. Sans réfléchir Titi entama également un sprint entraînant Esperanza derrière lui.

Se frayant un chemin dans la foule à coup de coudes, Titi se dirigea vers le métro dans l'idée de perdre son poursuivant dans le dédale de couloirs où, s'il était vraiment tenace, à la surface. Arrivé devant les premiers portillons Titi plongea dans l'espace réservé aux bagages, gagnant ainsi de précieuses secondes. Esperanza, moins accoutumée à la pratique et complètement paniquée, le suivit avec plus de mal mais ils creusèrent tout de même la distance les séparant de Manunzio. Celui-ci enrageait de ne pouvoir passer plus vite et manqua de se battre avec d'autres passagers. Courant légèrement devant elle, Titi criait à Esperanza les directions à suivre. Celle-ci réagissait souvent en retard et parfois prenait même la direction contraire forçant Titi à revenir en arrière et à revoir ses prévisions. L'écart les séparant de leur poursuivant se réduisait peu à peu, d'autant qu'Esperanza commençait visiblement à fatiguer.

Perdu dans la foule des travailleurs en transit, quelqu'un s'intéressa de près à la poursuite. Il était vêtu d'un costume gris très banal et avait un visage assez commun. Il se fondait complètement dans la foule, n'ayant pas le moindre signe distinctif. Pourtant, à bien y regarder de plus près, cet homme était très différent des autres. Son costume notamment, si l'on y regardait plus attentivement, semblait directement peint sur son corps. Quant à son visage, totalement inexpressif, il n'était lui aussi qu'un vulgaire trompe l'œil. La créature suivait pourtant l'action de ces yeux factices avec beaucoup d'intérêt. Voyant Titi et

Esperanza descendre l'escalier vers le métro, la créature se coula dans le pilonne de béton auquel elle était adossée et disparut sans que personne ne la remarque. Au cœur du pilonne, fusionnée avec le béton, la créature commença à parler.

- Maître, je viens d'apercevoir la fille que l'on nous a demandé d'arrêter. Souhaitez-vous que je m'en occupe personnellement ?

La voix de la créature était caverneuse, elle raisonna dans la tuyauterie et se propagea à travers les tuyaux, s'enfonçant profondément dans la terre jusqu'à rejoindre une profonde cavité naturelle ignorée de presque tous. Là, la voix se déversa, n'ayant pour seul auditeur qu'un adolescent livide tristement affalé sur un trône sinistre fait d'os humain.

- Je me fous de cette fille comme de la guigne. Je ne suis pas un chien qu'on siffle, hurla l'adolescent visiblement hors de lui.
- Mais maître, les ordres...
- Je ne reçois d'ordre de personne !!! Je suis l'Archonte Impensable ! Je suis maître en mon domaine, je suis craint du roi de France, je ne m'abaisserai pas à jouer les chiens chiens.
- Mais l'alliance, maître ?
- Une alliance justement. Et un allié, ça ne donne pas d'ordre. Cette garce s'est servie de moi, alors si elle n'est pas contente, elle n'aura qu'à venir me le dire en face !
- Bien maître, je ne m'en occupe plus. La cible semble toutefois se diriger vers vos terres.

La dernière phrase résonna dans la grotte, ne trouvant aucun écho. L'archonte ne comptait pas perdre son temps avec du menu fretin. S'il avait accepté de s'allier, c'était pour détruire tout l'Agartha et uniquement parce que sa précédente tentative avait échoué.

Titi et Esperanza se retrouvaient maintenant sur le quai de la ligne 4, à l'opposé total du plan du garçon, mais il avait dû composer avec une Esperanza complètement paniquée et faisant n'importe quoi.

- On peut essayer de passer dans les tunnels du métro, il n'osera peut-être pas nous suivre, bredouilla Esperanza en essayant de reprendre son souffle.
- Mieux vaut faire face à un ennemi bien visible que s'enfoncer dans les ténèbres. Crois- moi ce ne serait pas un service à nous rendre que d'aller dans ces tunnels.

Une rame de métro venait d'arriver à quai, les portes s'ouvrirent et le flux de voyageur empêcha Manunzio de rejoindre sa cible.

- Va falloir que tu me suives bien sur ce coup-ci, c'est notre dernière chance, mais après je te promets qu'on sera tranquille.

Titi fixa Esperanza, la jeune fille était à bout, pourtant il vit qu'une petite flamme palpitait au fond de ses yeux. Elle n'avait pas perdu sa combativité, elle n'avait pas baissé les bras. C'est tout ce que Titi voulait savoir.

Juste avant que le signal sonore indiquant la fermeture des portes retentisse, il monta dans la rame de métro traînant Esperanza derrière lui. Manunzio, sourit devant tant de naïveté et monta également dans la rame. Le signal sonore retentit. Titi se jeta dehors avec Esperanza. Comprenant qu'il venait de se faire avoir, Manunzio se jeta également dehors pour poursuivre sa traque, exactement comme Titi l'avait prévu. Les portes du métro se refermèrent, juste après que Titi et Esperanza soient remontés dans la rame, laissant Manunzio furieux sur le quai.

Le couple descendit à la station suivante, Esperanza avait repris des forces, elle serrait contre elle ses achats de la journée comme s'il s'agissait de ses biens les plus précieux.

- On s'en est bien sorti, je trouve. Tu vois que tu n'as pas grand-chose à craindre.
- Mouais, répondit Esperanza sans être convaincue.
- Allez ne t'inquiète pas, l'affaire va se tasser et en attendant je te filerai un coup de main.

Tout semblait si simple avec Titi, Esperanza arrivait presque à le croire. Au moins, il avait le mérite de lui changer les idées, et puis il lui avait sauvé la vie. Rien ne l'obligeait à prendre autant de risque. Esperanza se figea en réalisant. Ce garçon qu'elle ne connaissait que depuis quelques jours venait de risquer sa vie pour elle, sans raison, sans aucune contrepartie.

- Ça va, s'inquiéta Titi ? T'as oublié quelque chose, il faut qu'on y retourne ? Non parce que je préférerais éviter mais si vraiment c'est indispensable, on peut en discuter...

Esperanza se rapprocha de lui, rougissante, et l'embrassa sur la joue en murmurant merci. Titi arrêta net de parler, un long silence s'imposa durant lequel les deux jeunes gens se dévisagèrent, insouciant du monde les environnant, du bruit des voitures, du brouhaha de la foule.

- Bon, reprit Titi quittant avec difficulté le regard hypnotique d'Esperanza, puisque visiblement on ne peut pas se balader n'importe où, je te propose de venir visiter mon chez moi. Je te garantis que personne ne viendra t'embêter là-bas.
- Et bien qu'est-ce qu'on attend, en plus je pourrai enfin me changer... Il a de grands pieds ton pote Jean quand même, je serais pas fâchée de changer de chaussures.

Chapitre 10 :

Une bouteille éclata contre le mur derrière Vidocq, répandant ses débris sur son corps. Allongé par terre sur un carton, celui-ci ne réagit pas. Il fit comme s'il n'avait rien vu, ou sentit, comme s'il était mort. Cela faisait plusieurs minutes qu'une bande d'adolescents l'insultait de l'autre côté de la rue et qu'il les ignorait copieusement, ne voulant pas prendre le risque de gâcher sa couverture. S'il avait appris quelque chose sur les Ordinaires, c'est qu'un déguisement de sans domicile fixe était aussi efficace, et bien plus évident à se procurer, qu'une cape d'invisibilité. Vêtu ainsi, les gens faisaient de leur mieux pour vous ignorer, déployant des trésors d'imagination pour nier votre existence. Personne n'a envie de voir la misère en bas de chez lui, la misère, c'est bon pour les pays pauvres et éloignés. Vidocq utilisait donc régulièrement ce costume dans ses enquêtes, il lui garantissait une certaine tranquillité et un anonymat sans pareil. De plus, le costume était confortable et pratique, ce n'était donc pas une corvée de le porter. Seule l'odeur était un peu gênante, mais après quelques heures l'on n'y pensait plus. Vidocq avait d'ailleurs porté ce costume pendant plusieurs semaines dernièrement, pour se fondre dans une communauté de défavorisés et s'infiltrer sur le domaine de l'Archonte Impensable. Des rumeurs affirmaient à l'époque que celui-ci essayait d'étendre son influence sur la surface et cela ne plaisait pas du tout à Masque de Fer. L'enquête préliminaire démontra que les rumeurs étaient fondées et que la menace était plus que sérieuse. Masque de Fer refusa pourtant que Vidocq intervienne directement. Même s'il ne l'avouerait jamais, il était évident que Masque de Fer redoutait l'Archonte, il se méfiait de cette créature qui échappait à son pouvoir, tapie dans le réseau du métro. Vidocq avait donc discrètement soutenu un jeune Ordinaire décidé à en découdre avec l'Archonte et ça avait suffi à mettre un terme à l'histoire. Tout cela ne datait que de quelques mois, et

n'avait pas été sans conséquences. Cela avait coûté à Vidocq beaucoup de temps et d'énergie, à tel point qu'il en était passé à côté de l'affaire des Errants. Bien sûr, il n'avait pas attendu l'ordre du roi pour réagir, cela faisait déjà presque une semaine qu'il était en planque, mais en temps normal, il aurait enquêté dès le premier comportement suspect d'Errant. Ces créatures n'étaient pas à proprement parler sa prérogative, mais Vidocq avait acquis la certitude qu'elles étaient intimement liées à l'Ordinaire. Il était donc le seul à pouvoir se renseigner, de par sa nature de Réprouvé. En songeant à ces précieuses semaines perdues, Vidocq ne put s'empêcher de se demander si l'affaire de l'Archonte n'avait finalement pas été qu'un nuage de fumée destiné à le distraire d'un complot bien plus dangereux.

Après quelques insultes supplémentaires, les adolescents finirent par se lasser et s'éloigner. Qui s'intéresse à un vieux clodo à moitié mort ? Vidocq conserva les yeux mi-clos, il avait l'air de dormir, ou d'être mort, la différence importait peu aux gens qui le croisaient, mais il était bien conscient et ne perdait pas une miette de ce qu'il se passait devant lui.

Depuis une semaine, Vidocq surveillait les allées et venues d'un bar du quartier de la Bastille : le Carpés. Si l'on considérait que l'Agartha et l'Ordinaire étaient deux plans superposés l'un sur l'autre, le Carpés se situerait dans l'enceinte même de la Bastille. Vidocq l'avait testé en pratiquant l'escapade à partir d'un couloir de la Bastille, il s'était retrouvé dans une ruelle proche du bar. Cela pouvait être une simple coïncidence, mais en prospectant, Vidocq avait également découvert qu'une nouvelle drogue : la Thuyine, ou T1 comme l'avait déjà surnommée ses récents utilisateurs, était exclusivement distribuée dans ce bar. Il avait également appris, malgré tout le soin porté à éviter que la nouvelle ne se propage, que la T1 était déjà responsable de plusieurs violentes overdoses. Vidocq n'avait pas mis longtemps pour associer deux plus deux : lui qui supposait déjà depuis longtemps que les Errants étaient liés à l'overdose vit dans la T1 la cause du comportement étrange de ces créatures. Ce qu'il ignorait encore, c'est s'il y avait une véritable intention de nuire derrière cette drogue ou juste un malheureux effet secondaire. Il surveillait donc le Carpés afin d'en identifier ses clients pour les recouper avec son fichier personnel de suspects pouvant tremper dans ce genre d'affaires. Vidocq n'aurait su dire depuis quand il démêlait ce genre d'affaires pour le roi. Il avait d'ailleurs commencé bien avant le roi et il n'avait fait, pour ainsi dire, que changer de maître. Il n'y avait nulle idéologie derrière ce choix, Vidocq n'avait pas plus confiance en Masque de Fer qu'en n'importe quel autre souverain. Seulement, le roi était le seul à pouvoir lui accorder de devenir Réprouvé et ainsi de continuer à traîner en Ordinaire. Si Vidocq n'était pas un fidèle du Tumulte, pas plus qu'un fidèle de n'importe quelle autre religion, il partageait toutefois une croyance avec les Tourmentées, celle que l'Ordinaire n'avait pas plus d'importance que l'Agartha. L'un ne pouvait exister sans l'autre et il était important de garder un œil sur les deux. Pour sa part, Vidocq se sentait plus à l'aise en Ordinaire, les choses y étaient plus concrètes : complots et manipulations le fascinaient. Il aimait décortiquer les mécanismes de la pensée humaine, et se complaisait dans le sordide de la réalité. En cela, son accoutrement ne le dépassait pas.

La nuit commençait à tomber, Vidocq n'avait rien eu de vraiment croustillant à se mettre sous la dent. Une grande agitation régnait devant le Carpés, les hommes de main du patron étaient sur des charbons ardents, ils semblaient désespérément à la recherche de quelque chose qui leur échappait. Vidocq se fit la remarque qu'il serait bon de découvrir quoi et de s'en emparer avant eux, il commença à réfléchir à qui il pourrait confier cette tâche et au moyen de le contacter le plus rapidement.

La nuit était maintenant tombée sur Paris, Vidocq mangea un morceau en surveillant le ballet des premiers consommateurs arrivant au bar. Il commençait à croire qu'aujourd'hui encore il n'obtiendrait rien, quand il surprit du coin de l'œil une présence dans la ruelle adjacente au bar. La silhouette était entièrement vêtue de noire, et portait un long manteau qui évoqua une cape à Vidocq. Un gorille fit entrer le nouveau venu par une porte de derrière. Qui qu'il fût, il était attendu. Vidocq n'avait désormais plus qu'à attendre qu'il ressorte pour en apprendre plus. En attendant, il se repassa la scène mentalement pour vérifier qu'aucun détail ne lui avait échappé. S'il n'y avait pas prêté plus d'attention que cela, il aurait pu confondre ce nouveau venu avec un des gothiques qui traînaient régulièrement dans le quartier, mais Vidocq ne s'y était pas trompé, il s'agissait d'un Agarth. La thèse du malheureux hasard venait d'en prendre un sérieux coup. Il n'avait vu le nouveau venu que quelques secondes, mais il avait pu constater qu'il avait une démarche assez pesante, ce n'était pas quelqu'un de souple, probablement pas un combattant. Vidocq avait cru remarquer également qu'il était légèrement voûté sous sa cape, et qu'assurément : il n'était pas de grande taille. Enfin, il avait constaté un certain manque de naturel chez sa cible, celle-ci ne devait pas avoir l'habitude de s'habiller ainsi, probablement un déguisement destiné à détourner les soupçons.

Les minutes s'égrenaient comme des heures, Vidocq se demandait s'il reverrait jamais sortir son suspect. Après tout, s'il ne l'avait pas vu pénétrer la ruelle, c'est qu'il avait pratiqué l'escapade et était arrivé directement depuis l'Agartha. Rien ne l'empêchait de faire l'inverse, et directement depuis le bar cette fois. Vidocq était plus que jamais sur le qui vive. Une heure passa, Vidocq était sur des braises. Il commençait à douter sérieusement de revoir son suspect. Et si celui-ci avait pratiqué l'escapade depuis le bar, ne devrait-il pas tenter de le poursuivre à tout hasard ? Vidocq adorait travailler seul, mais il devait reconnaître que dans ce genre de circonstance, c'était totalement inadapté. Il se passa les divers cas de figure en revue. Si le suspect s'était vraiment enfui du bar, cela voulait dire qu'il se trouvait actuellement à l'intérieur de la Bastille. Les coupables se trouveraient donc dans l'entourage même du roi. C'était une hypothèse qui, comme toutes les autres, méritait d'être prise en compte. En tous les cas, si le suspect était vraiment dans la Bastille en ce moment même, Vidocq savait qu'il le trouverait sans mal. Nul n'entre, ni ne sort de la Bastille sans être remarqué. Les allées et venues sont surveillées par des centaines de serviteurs, sans compter les gardes. Vidocq commençait à retrouver son calme : la meilleure alternative était d'attendre. Si le suspect s'était déjà enfui, il le trouverait sans mal, et sinon, il ne tarderait pas à se montrer.

La porte arrière du bar s'entrouvrit. Vidocq retint son souffle. Le suspect se montra enfin. Il examina rapidement les alentours pour s'assurer de ne pas être surveillé. Vidocq put constater qu'il portait un masque. Une fois tranquilisé, le suspect s'avança d'un pas assuré vers la rue avant de disparaître en un clignement d'œil. Il venait de retourner en Agarth. Vidocq réagit dans l'instant et fit de même dans la ruelle la plus proche de lui. Face à la Bastille, il retrouva sa cible : celle-ci était apparue dans un angle mort de la muraille extérieure. Vidocq ne l'aurait probablement pas remarquée s'il ne l'avait pas spécifiquement cherchée. Le suspect s'extirpa de la pénombre et s'avança innocemment dans les petites ruelles parisiennes. Vidocq songea que c'était le moment idéal pour prévenir d'Artagnan et obtenir des renforts, il lui suffisait de franchir la herse. Ce faisant, il prenait toutefois le risque de perdre sa cible dans le dédale de rues. Avait-il vraiment besoin de soutien pour une filature ? Vidocq laissa un peu d'avance à sa cible le temps de se décider, il modifia légèrement sa tenue puis entreprit une filature dans les règles.



Après quelques minutes de marches dans les rues animées de la capitale, le suspect s'arrêta et héla un carrosse. Vidocq, qui l'avait jusqu'alors suivi à bonne distance, n'eut pas d'autre choix que de se précipiter pour essayer d'attraper le véhicule s'il ne voulait pas se faire distancer. Il bouscula plusieurs personnes pour arriver à ses fins, et se trouvait presque à portée de main lorsque le suspect ferma la porte du carrosse derrière lui. Mais ce n'était pas suffisant. Le carrosse partit au galop laissant Vidocq désarmé dans un nuage de poussière. Mais le détective n'avait pas dit son dernier mot. Usant de ses dernières forces, il entama de poursuivre la calèche. En se servant des petites rues interdites à l'engin à cause de son gabarit, Vidocq avait encore une chance de le rattraper. Mais il fallait faire vite. Une fois de plus, Vidocq devait faire fi de son entourage pour atteindre son but, il poussa donc sans remords un jeune fêtard un peu ivre qui titubait sur son chemin, puis un couple d'amoureux roucoulant au clair de lune, et bien d'autres encore. La rancœur de la foule se faisait entendre derrière lui mais il n'en avait cure. D'une part, il n'avait de pensée que pour sa mission, et d'autre part il savait que son gabarit le mettait à l'abri de la majorité des affrontements physiques. Après quelques détours, Vidocq rejoignit enfin le carrosse. La chance semblait lui sourire puisque celui-ci venait de se faire bloquer par une autre calèche. Les cochers s'insultaient et se menaçaient pour déterminer lequel des deux reculerait pour laisser passer l'autre. C'était inespéré, Vidocq se glissa dans le coffre arrière du carrosse, il n'avait plus qu'à attendre désormais.

En retraçant son chemin, Vidocq constata qu'il s'éloignait de la Bastille vers le Nord, il ne se dirigeait donc pas vers le territoire de Lupin contrairement à ce qu'il aurait cru. L'engin roula encore un bon moment, Vidocq regardait la ville défiler derrière lui, elle n'avait pas grand-chose à voir avec le Paris qu'il connaissait et appréciait. Il n'y avait guère que la Tour Eiffel, toujours fidèle au poste, pour lui rappeler qu'il était bien dans la même ville. Les immeubles de pierre avaient fait place à de plus modestes demeures en torchis et à d'autres de style plus Haussmannien. Le carrosse s'arrêta enfin, le suspect descendit, paya et s'éloigna. Vidocq attendit qu'il soit suffisamment loin pour sortir. L'engin avait déjà repris sa course folle, Vidocq se laissa donc tomber au sol, il se roula sur lui-même pour amortir le choc, mais celui-ci fut tout de même violent. Malgré la douleur, il reprit sa filature sans tarder. Il ne voulait pas perdre sa cible après tous ses efforts. Il constata qu'il se trouvait désormais sur les terres de Dame Poulain. Ne se trouvaient presque plus de maisons ici, essentiellement des forêts et des plaines dominées par le château d'eau de Dame Poulain trônant au sommet du mont Martyre. Les choses commençaient à prendre sens. Dame Poulain avait connu la gloire sous le nom de « Fée verte », elle devait sa réussite à l'absinthe et aux plaisirs éphémères qu'elle procurait. Vidocq se souvint que lors de son analyse du T1, il avait découvert une forte teneur en Thuyone : le procédé actif de l'Absinthe. Il n'y avait pas pensé sur le moment, mais tout s'emboîta à merveille. Et puis, Dame Poulain était réputée pour être une des grandes amies de Lupin, le fruit n'était peut-être pas tombé si loin de l'arbre que ça finalement.

La filature prit bientôt fin, le suspect s'approcha d'une porte en bois rudimentaire fermant l'accès d'un tumulus, il se retourna brusquement pour s'assurer de ne pas être suivi, puis y pénétra. Vidocq se réjouit. Si le suspect était méfiant, c'était visiblement un amateur, il n'avait rien à craindre de ses ruses. Dissimulé dans la pénombre d'une futaie, Vidocq observa la scène, attendit un moment pour s'assurer qu'il ne ressortait pas, puis s'avança. Le plus discrètement possible, il s'approcha de la porte en prenant garde de ne pas être trop exposé par les rayons de la lune. Une grande activité semblait régner au cœur du tumulus. Vidocq fit le tour de la zone, hormis une cheminée, il ne semblait y avoir aucun autre accès que la porte.

Il n'y avait surtout aucun moyen de savoir ce qu'il se passait à l'intérieur, excepté en y pénétrant. Vidocq savait pertinemment qu'il valait mieux rester à distance et peut-être suivre à nouveau le suspect après son départ. Personne n'était au courant de l'avancée de son enquête, si jamais il venait à lui arriver quoi que ce soit, nul ne saurait pour le Carpes, pour l'homme en noir, et encore moins pour le tumulus. Mais reculer c'était peut-être perdre des informations cruciales sur ce qu'il se tramait là-dedans. Sans même parler de l'excitation. Le plaisir de pénétrer ce lieu au mépris du danger encouru et d'en découvrir ses secrets. Le goût du risque. La poignée tourna lentement dans la main de Vidocq, il tacha de faire le moins de bruit possible et y arriva sans mal tant l'intérieur du tumulus était assourdissant. Sans perdre de temps, Vidocq se coula dans les ombres, jusqu'à un amoncellement de caisses qui lui procurerait un abri idéal. Ce que Vidocq découvrit ne l'étonna pas. Une dizaine de nains s'assommaient à la confection de tonnes de drogue. Ils en remplissaient des caisses entières, de quoi inonder tout Paris. La Poulain visait visiblement loin. Vidocq essaya de retrouver l'homme en noir, mais celui-ci semblait avoir disparu. Le tumulus n'était pourtant pas si grand que ça, deux cents à trois cents mètres carrés environ. Peut-être y avait-il d'autres pièces, songea Vidocq en se mettant en quête d'une deuxième porte. Il se faufilait entre les caisses quand une douleur le frappa au niveau du cou. Le choc n'eut rien de violent, juste désagréable, mais Vidocq comprit instantanément ce qui venait de lui arriver. Ses jambes ne l'avaient pas encore lâché qu'il savait qu'elles allaient le faire. Il avait déjà testé de nombreuses sortes de poisons, souvent sur lui-même, et savait bien lorsqu'on tentait de l'empoisonner. C'était le cas. La substance se propageait rapidement dans son système sanguin, sa vue se troublait déjà tandis que ses mains perdaient toute force. Il estima avoir quelques minutes avant de s'effondrer. Il tenta donc le tout pour le tout. Usant de toute sa masse, il se propulsa sur les caisses, faisant chuter celles-ci au beau milieu du tumulus. Plusieurs nains manquèrent de se faire écraser, la panique fut complète. Vidocq en profita pour tenter de rejoindre la sortie, sa jambe gauche le lâcha plus tôt que prévu, il poursuivit sa fuite en sautillant. Il lui sembla que la porte était presque à portée de main lorsque sa jambe droite céda également et qu'il s'étala par terre de tout son long. Elle était pourtant bien loin cette sortie. L'homme en noir se rapprocha de Vidocq, il le regarda se débattre au sol, tenter de rejoindre la sortie en rampant. Il s'étonna que celui-ci résiste aussi longtemps au poison. Un tranquillisant foudroyant qui aurait dû l'assommer dans la seconde. Au lieu de ça il avait réussi à tenir plusieurs minutes. L'homme en noir comprit mieux pourquoi on lui avait ordonné de ne pas tuer Vidocq. On ne peut pas gaspiller un homme de pareille valeur. Vidocq se tourna vers l'homme en noir, toutes ses forces l'avaient maintenant abandonné, il ne gardait ses yeux ouvert que par un effort surhumain. L'homme en noir se pencha sur lui, et retira son masque. Un sourire cruel balafrait son visage. Avant de sombrer, Vidocq soupira d'aise, il avait au moins la satisfaction d'avoir eu raison.

Femiss (2010)

Retrouvez la suite du roman, ainsi que les règles du Jeu de Rôle et des nouvelles autour de l'univers de Théorem, sur notre site: <http://theorem-univers.com> ou <http://www.agartha.fr>

